

JOURNAL
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES

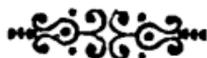
FUGITIVES DE LI-
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire ,
ancienne & moderne ; de Découvertes des
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la
République des Lettres ; & de diverses au-
tres Particularités intéressantes & curieuses ,
tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

DEDIE' AU ROI.

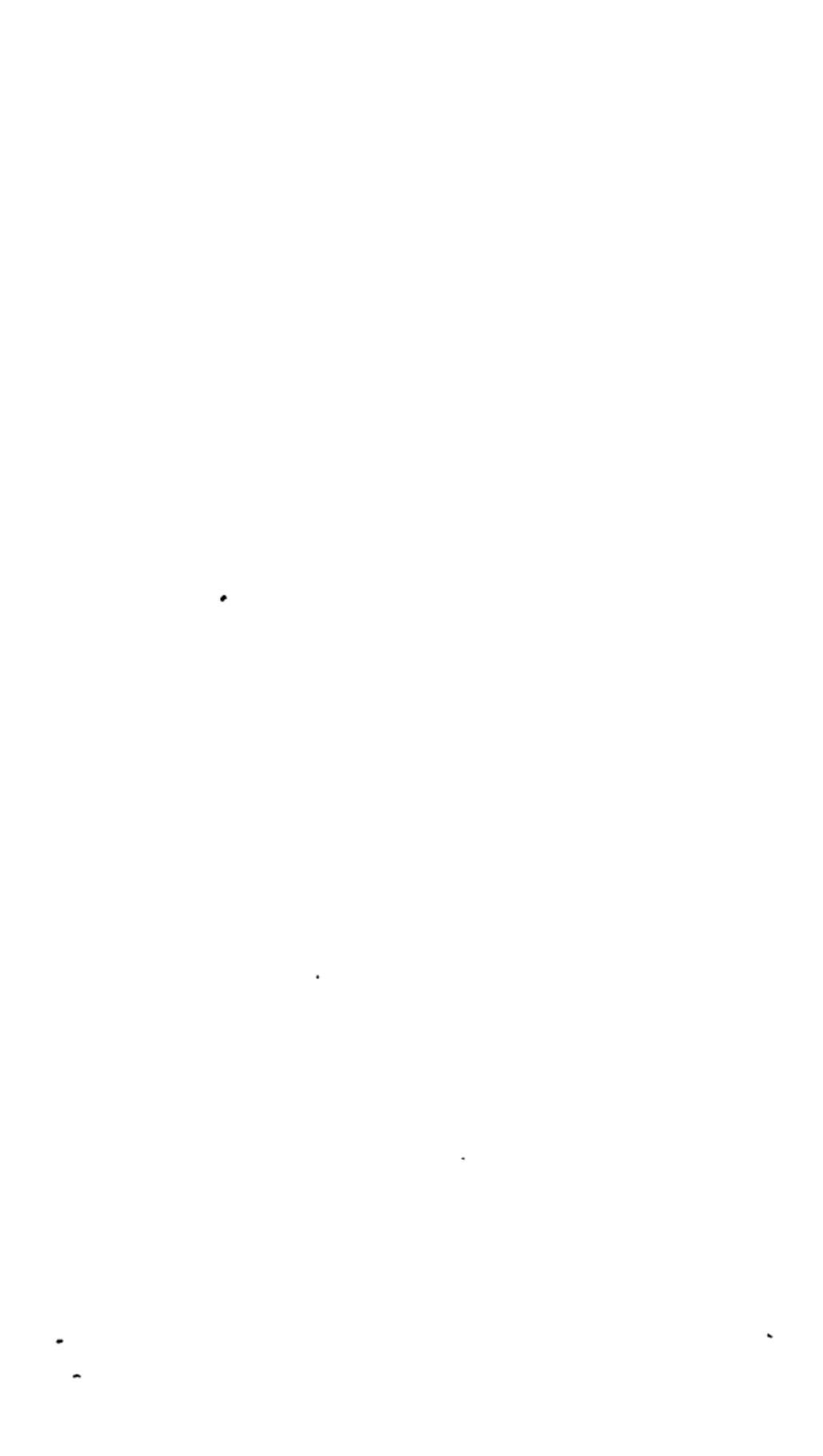
Juin 1748.



A NEUCHATEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1748.





JOURNAL
 HELVÉTIQUE,

DEDIÉ AU ROI.

Juin 1748.



SUITE DE L'EXAMEN

Des Pensées libres sur les Prophéties de l'Ecriture sainte On y a ajouté, la Révélation du Prophète Habacuc, nouvellement traduite, sur l'Original Hébreu sans points, avec quelques remarques.

POUR mieux juger des Pensées de l'Auteur sur les préjugés qu'il impute si gratuitement aux Chrétiens d'aujourd'hui, examinons les avec lui sans prévention, & nous verrons, que c'est peut être lui même qui est dans l'erreur ou l'illusion.

Le premier préjugé qu'il leur impute, & qu'il qualifie de *dangereux*, c'est de croire

que les Prophéties du V. T. ne regardent que la Nation Juive, ou la primitive Eglise Chrétienne: C'est ainsi qu'il l'établit à la marge de ce Paragraphe; mais dans le Paragraphe même, il s'exprime un peu différemment, & il dit que la plûpart des Chrétiens sont à présent dans la pensée que les Prophéties du V. T. nous regardent très peu, & qu'à l'exception de quelques promesses qu'on interprète mystiquement, des grands progrès de l'Evangile & de la Conversion des Gentils par la prédication des Apôtres, tout le reste a déjà été accompli, par les choses qui arrivèrent à la Nation Juive, dans l'un ou dans l'autre des anciens Siècles; d'où il arrive que l'on ne daigne plus lire les Prophètes, que dans la bonne résolution de n'en rien appliquer aux derniers tems, auxquels nous sommes parvenus.

Qui sont donc ces Chrétiens dont l'Auteur donne une idée si défavantageuse & peut être si fautive? Ne font ils pas tous profession de reconnoître que les Prophéties du V. T. font partie de cette *Ecriture* reconue pour *divinement inspirée*, & destinée à les instruire, à les convaincre, à les corriger, à les former à la justice, & qu'ils doivent travailler à en aquerir, comme *Timothée*, la conoissance dès leur enfance jusques à la fin de leurs jours? S'ils ne le font pas, ou s'ils ne la lisent que dans la *bonne résolution* de ne pas conformer leur foi & leur conduite à ce qu'ils y découvriront devoir

en

en faire la règle ; c'est peu que de les acuser de *préjugés dangereux*, ils ne méritent pas même le nom de *Chrétiens*.

Mais pour achever de les disculper entièrement de ce premier Préjugé que l'Auteur leur impute, j'y distingue 2. parties : L'une est, qu'ils bornent, selon lui, les prédictions du V. T. à la Nation Juive, sauf quelques promesses *expliquées mistiquement faites à la primitive Eglise Chrétienne fondée par les Apôtres*. L'autre, qui est une suite de la première, mais qui ataque plus directement les idées de notre Auteur, c'est que ces Prophéties ne regardent point *les derniers tems auxquels nous sommes parvenus*, c'est à dire, les Evénemens qui se passent de nos jours, & qui sont prêts à paroître.

Les 2. parties de ce préjugé demandent aussi des réflexions différentes. Sur la première, je ne fais pas difficulté de dire que l'Auteur impose aux Chrétiens d'aujourd'hui une pensée ou une opinion dont la plupart sont très éloignés ; & sur la seconde, j'ose dire encore que son Système merite plutôt le nom de préjugé, que le Système ordinaire ; deux choses que je n'aurai pas de peine à prouver.

La première est de toute évidence, car bien loin que la plupart des Chrétiens soient dans la pensée que les *Prophéties de l'Ancien Testament nous regardent très peu*, je doute que

l'Auteur pût produire aucun Interprète ou Commentateur de l'Écriture, aucun Théologien, ni même aucun Chrétien éclairé, qui soit dans ce préjugé pris à la lettre. Tous généralement conviennent que les Prophéties de l'Ancien Testament, qui regardent la Rejection des Juifs, la Vocation des Gentils, la Destinée des Nations, le Règne spirituel du Messie, les Promesses faites aux Fidèles, s'étendent au delà des *anciens Siècles* & doivent avoir leur accomplissement dans toute la suite des Siècles, tant que la chute & l'aveuglement des Juifs durera, tant qu'il y aura des Gentils & des Idolâtres à convertir au vrai Dieu, par la lumière de l'Évangile, & tant qu'il y aura des Sujets à soumettre au Règne de Dieu & de Jésus-Christ & à recevoir les récompenses qui y sont attachées, ou qu'il y aura des peines réservées aux Rebelles. La demande que nous faisons à Dieu dans l'Oraison Dominicale, pour l'avènement & l'avancement de ce Règne, est fondée là dessus : Ce ne sont pas seulement des promesses *expliquées mystiquement*, ce sont des Prédications expresses, réitérées & aussi claires qu'aucune qu'il y ait dans l'Écriture, comme on peut le voir dans les Passages suivans du V. Testament, comparés avec ceux du Nouveau; Pseaume XLV. 7. comparé avec Hebr. 1. 8. Pseaume LXXXIX. 37. 38.

Bsaie

Esaie IX. 6. 7. XVI. 5. *Daniel* VII. 14. comparés avec *Luc* I. 32. 33. *Genèse* XII. 13. XVIII. 18. XXII. 18. XXVI. 4. comparés avec *Act.* III. 25. & *Galat.* III. 8. *Deuter.* XXXII. 43. comparé avec *Rom.* XV. 10. *Esaie* II. 1. 2. 3. 4. XL. 3. 4. 5. comparés avec *Luc* III. 4. 5. 6. *Esaie* XLII. 6. XLIX. 6. comparés avec *Luc* II. 32. *Esaie* LXVI. 22. 23. 24. comparés avec *II. Pierre* III. 13. *Esaie* LIX. 20. & *Jerem.* XXXI. 33. 34. comparés avec *Rom.* XI. 25. 26. 27.

Tous ces Oracles & un grand nombre d'autres, n'ont été, de l'aveu des meilleurs Interprètes de l'Ecriture Ste. & ne seront pleinement accomplis, que quand *la plénitude des Gentils* c. a. d. tous ceux qui doivent croire en Jésus Christ, auront embrassé l'Evangile: Ce qui s'étend, sans doute, bien au delà des *temps auxquels nous sommes parvenus*; puis qu'il reste encore multitude de Nations à qui l'Evangile n'a jamais été annoncé.

Est-ce donc avec le moindre fondement que l'Auteur regarde come un préjugé commun à la plupart des Chrétiens, de croire que les Prophéties de l'Anc. Testament n'avoient pour objet que la Nation Juive ou la primitive Eglise Chrétienne?

Mais, dira-t'il, ces choses qui restent à accomplir des anciennes Prophéties regardent particulièrement l'*Antechrist* & ses Adhérens &

le rétablissement des choses qu'ils auront renversées & détruites, qui doit arriver bientôt ; & c'est ce à quoi la plûpart des Chrétiens font très peu d'attention, ou plûtôt qu'ils éloignent de leur esprit, en lisant les anciens Prophètes : Aussi est ce là précisément que consiste, je pense, le premier préjugé que l'Auteur impute ici aux Chrétiens de nôtre Siècle, & dont il voudroit les guérir, come il paroît par tout ce qu'il ajoute : Préjugé qu'il opose au sentiment dont il est imbû, que presque tous les Oracles de l'Anc. Testament & du Nouveau regardent les derniers tems où nous sommes parvenus, & que c'est dans le Siècle présent qu'on en doit chercher & trouver l'accomplissement.

Mais ce sentiment de nôtre Auteur ne mérite t'il point le nom de préjugé plûtôt que le Système ordinaire qu'il veut combattre ? L'on en jugera je pense ainsi, si l'on fait attention aux raisons suivantes. 1. Il est beaucoup plus raisonnable de doner aux anciens Oracles un sens qui ait quelque raport à l'état des Peuples à qui ils s'adressoient, que de leur en doner un qui ne les interessoit en rien. Or il est sûr, qu'en expliquant ce qu'il y a dans les anciens Oracles qui peut regarder l'Oeconomie Evangelique, dans le sens général de la réjection des Juifs, de la Conversion des Gentils, de l'établissement & de la propagation

tion du Règne du Messie sur la Terre, des promesses faites aux Fidèles & des menaces faites aux Infidèles de tous les Siècles, come on le fait dans le Siffème ordinaire, l'on rend ces Oracles beaucoup plus intèressans pour la Nation Juive à qui ils s'adressoient ou qui en étoit la dépositaire, que si on les explique come le fait nôtre Auteur, de quelques Evénemens particuliers, qui doivent arriver de nos jours, auxquels les Juifs ne prennent que peu ou point de part; tels que sont l'élevation & la destruction de l'Antechrist & de ses Sectateurs, avec tout ce qui doit y concourir. Le premier Siffème est donc plus raisonnable & mérite moins le nom de *préjugé* que le dernier.

2. Plus un Evénement est important en lui même & de sa nature, plus il est considérable & dans sa durée & dans le nombre des personnes qui en sont les objets, plus aussi est il digne d'être révélé de Dieu aux Homes: Il suit de là, que quand les paroles des Prophètes peuvent recevoir également deux sens, dont l'un anonce des Evénemens beaucoup plus importants & plus considérables par rapport à leur durée & à l'étendue de leur objet, que ne fait l'autre, le premier doit toujours être préféré, come plus digne des vuës de Dieu; à moins qu'il n'y ait dans ces Oracles des traits particuliers que l'on ne puisse pas

pas expliquer dans le premier sens. Or il est sûr que les Evénemens prédits dans ces Oracles, selon le Système ordinaire, sont sans contredit & plus importans de leur nature & plus considérables dans leur durée & dans l'étendue de leur objet, que ne le sont ceux que l'on croit devoir arriver de nos jours dans les Etats Protestans & Catholiques; donc l'on ne doit avoir recours à ceux-ci, que quand les expressions des Prophètes ne peuvent permettre qu'on les explique de ceux-là : Mais les choses étant d'ailleurs égales, ce ne pourra être que par l'effet d'un préjugé, que l'on se déterminera plutôt pour ce dernier sens, que pour le premier.

J'ajoute 3 pour confirmer ce que je viens de dire, qu'à juger de la question par le stile ordinaire des Prophètes, l'on ne doit déterminer leurs Prédications à quelque Evénement singulier qui entre dans l'Oeconomie générale qu'ils ont principalement en vüe, que quand les expressions dont ils se servent le demandent nécessairement; parce qu'alors, c'est une nouvelle chose révélée, qui a besoin d'être déterminée de telle ou telle façon, pour n'être pas confondue avec l'objet général, dont elle ne fait qu'une petite partie ou une circonstance particulière. Il y a, par exemple dans le V. Testament un très grand nombre d'Oracles, qui, envisagés d'une vüe gé-

nérale, se raportent à l'avènement du Messie & aux tems de son Règne, & peut être n'y a t'il eu aucun Prophète qui n'en ait parlé en termes vagues & généraux, parce que c'étoit l'attente d'Israël & le principal fondement des Promesses de Dieu; l'on ne court donc presque aucun danger de se tromper, quand on applique dans un sens général, les Promesses générales qui regardent les derniers tems, aux tems du Messie; mais quand l'Esprit de Dieu a voulu déterminer par la bouche de ses Prophètes, soit le tems de sa Venue & le lieu de sa Naissance, soit sa Personne, sa Famille, sa Tribu, soit son état & ses fonctions &c. il le fait dans des termes si précis & si distincts, qu'ils demandent nécessairement qu'outre la promesse générale qui le regarde, l'on s'attache pour le reconnaître à quelques circonstances particulières, qui le distinguent de tout autre; en sorte que l'on ne puisse presque pas se méprendre dans l'application particulière que l'on fait de ces Oracles à telle ou telle circonstance.

De même en est-il dans les grands Evénemens de la Captivité des Juifs, de leur Rétablissement dans la Terre Sainte, des Biens ou des Maux qui leur arriveroient selon qu'ils seroient fidèles ou infidèles à Dieu, de la Vocation des Gentils qui prendroient leur place, & de toutes ses heureuses suites. Evénemens

nemens si souvent prédits par les Prophètes sous différentes sortes d'expressions générales, dont le sens revient toujours à l'idée principale qu'ils avoient en vuë, quand ils parloient de ces choses; mais s'ils veulent en doner des détails & en spécifier quelques circonstances du tems, des lieux, des personnes ou des moïens qui devoient servir à operer ces Evénemens, ils le font avec une précision, qui ne permet presque pas que l'on s'écarte, dans l'explication qu'on en done, du sujet sur lequel ils veulent que ceux à qui ils s'adressent fixent leur attention.

Je conclus delà, que si le Stile ordinaire des Prophètes nous conduit à ne pas nous écarter des vuës générales ou de l'objet principal de leurs Prédications, sans une nécessité absolüe, prise de la singularité de leurs expressions qui les restreigne à quelque circonstance particuliere, il n'y a pas de préjugé à s'en tenir à des explications générales, ou si l'on veut, il y en a beaucoup moins dans ce Siffème, qu'il n'y en a dans celui qui rapporte sans aucune nécessité prise des termes mêmes, aux Evénemens de nôtre Siècle, des prédications qui peuvent fort bien s'entendre dans un sens général & indéterminé. En un mot celui qui détermine les Evénemens sans nécessité, est beaucoup plus suspect de préjugé, beaucoup plus sujet à le trom-

tromper, que celui qui ne les détermine qu'autant qu'il y est forcé par l'évidence de la chose même. C'est ce que j'avois à prouver contre l'Auteur des *Pensées Libres*.

Il a puë cependant son Système, ou plutôt, il combat l'idée qu'on se fait d'ordinaire de nos anciens Oracles sacrés, par 3. Passages qu'il faut examiner. Le premier est de *St. Pierre Act. III. 21.* où parlant de J. C. il dit, *Il faut qu'il demeure dans le Ciel jusqu'au tems du rétablissement de toutes les choses, desquelles Dieu a parlé, dès le comencement, par la bouche de tous ses Saints Prophètes.* Or par les choses à rétablir dont tous les Prophètes avoient parlé, l'Auteur prétend qu'il faut entendre, non les Loix cérémonielles de Moïse, non la Ville de Jérusalem ou son Temple, non la République des Juifs selon les anciennes limites; mais *des choses beaucoup plus modernes, qui auront été renversées & détruites par l'Antechrist & par ses Adhérans avant le retour de J. C.* d'où il conclut, que si tous les Prophètes en ont parlé, come nous devons le croire sur le témoignage de *St. Pierre*, c'est sans raison qu'on s'est imaginé que les Prophètes ne descendent pas jusqu'aux derniers tems dans leurs Ecrits, & qu'ils n'ont point en vue nôtre Sièc'e.

Je pourrois d'abord répondre à ce raisonnement, qu'il y a bien d'autres choses anciennes &

& modernes à rétablir avant l'Avènement de J. C., toutes différentes de celles que l'Auteur indique & dont l'on pourroit trouver autant & plus de traces dans tous les Sts. Prophètes, que de celles qu'il croit y voir concernant l'Antechrist; telles que pourroient être les idées des Hommes sur les voies de la sage Providence, qui sont come obscurcies, & détruites par leur ignorance; l'état du Genre humain en général, considéré par rapport au Vice & à la Vertu, aux Tenèbres & à la Connoissance; les vues & la conduite de Dieu envers son Peuple, la Postérité d'Abraham selon la chair ou selon l'esprit &c. Ajoutez à cela, que selon la Remarque d'un des plus célèbres Grammairiens Grecs, (Helychius) le mot de l'Original que l'on a traduit par celui de *rétablissement*, signifie plutôt, *consummation*, *acomplissement*, ce qui formeroit un très beau sens, qui feroit tout a fait disparoitre les choses détruites par l'Antechrist.

Cette réponse seule suffiroit pour réduire l'explication de nôtre Auteur a une simple conjecture des moins vraisemblables; mais pour mieux juger si ce Passage favorise son Système, & si l'idée qu'on se fait d'ordinaire de nos anciens Oracles y est conforme ou non, apliquons y les 3 Observations que nous venons de faire. 1. St. Pierre parle ici aux
Juifs,

Juifs, come il conste de tout son Discours; il est donc plus raisonnable d'expliquer le rétablissement de ces choses prédites par les anciens Prophètes, d'une manière qui ait un raport particulier à eux & à leur état présent ou avenir, que de les entendre dans un sens qui ne les regarde que peu ou point. Or c'est ce qu'on fait dans le Système ordinaire, plutôt que dans le Système de l'Auteur, qui explique ce rétablissement, de l'abaissement de l'Antechrist & du triomphe de ceux qu'il aura voulu détruire, qui ne peut regarder les Juifs à qui *St. Pierre* ne s'adressoit que très indirectement.

2. Il n'y a pas de doute, que ceux qui entendent par ces choses à rétablir avant la venue de Jésus-Christ, prédites par les Sts. Prophètes, tout ce qui s'est passé sous l'Économie Mosaique & Evangelique, qui avoit besoin d'être plus amplement éclairci, manifesté, perfectionné & conformé, donnent à ces paroles une explication plus naturelle & moins forcée, parce qu'elle est plus importante, plus étendue & plus digne des vûes de Dieu, que ceux qui les bornent aux choses détruites par l'Antechrist & ses Adhérens, sans qu'il y ait rien dans les termes qui oblige à cette limitation: Par conséquent l'on doit préférer la première explication à la seconde.

Enfin

Enfin à en juger par le stile ordinaire des Prophètes, il y a tout lieu de croire que si *St. Pierre* avoit voulu parler du rétablissement des choses détruites par l'Antechrist & ses Adhérans, il les auroit désignées par des traits plus marqués, & ne se seroit pas servi d'expressions aussi vagues & aussi équivoques que le sont, *toutes les choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses Sts. Prophètes, dès le commencement du Monde*; puis qu'à supposer même que les choses détruites par l'Antechrist y entrent pour quelque chose, elles n'en feront jamais que la plus petite partie.

Il suit de là, pour tout Home qui voudra raisonner, que cette dernière explication est beaucoup plutôt l'effet du préjugé, que la première.

Le second Passage cité par nôtre Auteur n'est pas plus concluant en faveur de son Système que le précédent: Il est aussi tiré de *St. Pierre* II. Ep. I. 16 19. dont l'on trouve ici une Paraphrase assez étendue, que l'Auteur croit toute simple & naturelle, parce qu'elle est toute acomodée à ses idées; mais qui paroitra, si je ne me trompe, à ceux qui ne suivent pas son Système & qui voudront l'examiner de près, peu fidèle, peu conforme à l'Original & forcée dans le sens qu'elle présente. L'on en jugera par deux ou trois endroits que je ne ferai qu'indiquer: *Je ne me*
lasse.

l'Original, de vous faire souvenir de ces choses, quoi que vous les sachiez; & au vers. 15. J'aurai soin qu'après mon départ vous puissiez toujours vous les remettre en mémoire.

N'est-ce pas, dit nôtre Auteur sur ces 2. versets, come si cet Apôtre disoit? „ Négli-
 „ gerois-je de vous réveiller & de vous for-
 „ tifier par mes avertissemens, moi qui suis
 „ persuadé de la réalité de ce Règne éternel
 „ & glorieux, que Dieu veut établir sur la
 „ Terre, pour son Fils bien aimé, & en fa-
 „ veur de tous les Chrétiens?

Mais quel est l'endroit de l'Original où se trouve cette persuasion que l'Auteur attribue ici à *St. Pierre*? Qu'on lise & relise d'un bout à l'autre, & je doute qu'on l'y aperçoive, à moins qu'on n'ait déjà l'Esprit imbû de la pensée que ce Règne glorieux de J. C. est le principal objet de l'Apôtre dans cette Epitre, & que c'est à ce point capital que doivent se rapporter toutes les instructions & exhortations. Qu'est-ce encore que ces choses qui avoient déjà été prêchées aux Fidèles; qu'ils favoient; dans la conoissance & la vérité desquelles ils étoient affermis & dont l'Apôtre veut qu'ils se rapellent sans cesse le souvenir, si ce n'est celles dont il venoit de les entretenir dès le commencement de son Epitre, mais dont la Paraphrase ne dit pas un mot, & aux

quelles l'Auteur substitue des choses toutes différentes, que les Fidèles pouvoient parfaitement ignorer, sans courir aucun risque de leur Salut ?

Poursuivons : *Car*, continue l'Apôtre au vers. 16. *nous ne vous avons point fait conoitre la Puissance & l'Avènement ou la présence de nôtre Seigneur J. C. en suivant des Fables composées avec artifice ; mais come aïans vû de nos propres yeux sa Majesté ; car il avoit reçu de Dieu le Père &c.*

Voici la Paraphrase ou l'Explication de nôtre Auteur. „ Gardez vous bien de pen-
 „ ser qu'il y ait la moindre fiction dans tout
 „ ce que nous vous avons dit de la puissance
 „ que J. C. déploiera & de son second Avé-
 „ nement : Pourrions nous être soupçonnés
 „ de vouloir vous repaître de belles chimé-
 „ res, come ceux qui ont recours à des Fa-
 „ bles ingénieuses, pour exciter les Ho-
 „ mes à la Sagesse ? N'avons nous pas vû
 „ de nos propres yeux, dans la Transfigu-
 „ ration de J. C. l'état glorieux dont vous
 „ serez rendus participans, si vous lui de-
 „ meurez fidèles ?

Si l'on veut bien comparer en Critique sensé & raisonnable, cette explication, avec les paroles de l'Original, l'on y remarquera, je m'assure, une différence, qui ne permet plus de l'appeller *Paraphrase*, & à laquelle le
 titre

titre de *Réflexions bazardees sur les paroles de l'Apôtre*, conviendrait beaucoup mieux. Qui est ce, en particulier, qui ne sentira que la Puissance & l'Avènement de Nôtre Seigneur, que l'Apôtre dit avoir fait conoitre aux Fidèles à qui il écrit, & dont il dit avoir été convaincu par ses propres yeux, dans la Transfiguration de ce Divin Sauveur sur la Sainte Montagne, n'est pas la même chose que la Puissance que J. C. déploiera à son second Avènement, dont parle cette explication? Qui est-ce qui ne remarquera que l'Apôtre ne parle de cette Transfiguration dont il avoit été le témoin, & qu'elle n'avoit eu lieu que pour relever la gloire & la Majesté de J. C. qui alloit être eclipsée par les souffrances, & non pour faire conoitre à St Pierre l'état glorieux dont les Fidèles seroient un jour rendus participans, come le suppose, sans aucun fondement, nôtre Auteur? Pourquoi encore des Fables composées avec art pour seduire les Homes, dont parle l'Original, sont elles converties dans la Paraphrase, en Fables ingénieuses pour exciter les Homes à la Sagesse? Encore un trait de son peu de convenance avec l'Original: *Nous avons aussi*, ajoute l'Apôtre v. 19. *la parole des Prophètes, qui est plus ferme, à laquelle vous faites bien de vous attacher, come à une Lampe, qui éclaire ou qui éclairoit* (car l'Original peut également recevoir ces

deux sens , & dans le fond ils reviennent au même, quoi qu'en dise l'Auteur) *dans un lieu obscur , jusqu'à ce que le jour parut & que l'Etoile du matin se levat dans vos cœurs.* Ces paroles toutes figurées qu'elles soient , présentent un sens très simple & très naturel , qui n'est pas bien difficile à saisir , si l'on se met à la place de l'Apôtre & de ceux à qui il parloit : Il ne veut leur dire autre chose , ce me semble , si ce n'est , qu'outre le témoignage qu'il pouvoit rendre à la gloire de J. C. dont il avoit été avec deux autres Apôtres le témoin oculaire , lui & tous les autres Juifs dispersés en *Asie* , à qui il est certain qu'il écrit , avoient , dans les Oracles des Prophètes , des preuves & des confirmations authentiques de ce qu'il leur avoit anoncé touchant Jésus , auxquels Oracles ils faisoient bien de s'attacher , parce qu'ils avoient été & qu'ils étoient encore pour eux , come une Lampe dont l'on se sert , quand on marche dans un lieu obscur ou dans les ténèbres de la Nuit , jusques à ce que l'Aurore paroisse , & que le lever du Soleil les dissipe : Par où il entend sans doute la manifestation pleine & entière des connoissances que la Venüe de J. C. & la publication de l'Evangile avoit déjà répandue & devoit encore répandre dans le Monde.

Au lieu de ce sens simple & naturel , qui porte presque sa preuve avec soi , que dit la
Pa.

Paraphrase de nôtre Auteur? Presque rien de tout cela, mais bien d'autres choses, qu'il tire de son Système sur le Règne avenir, glorieux & visible de J. C. plutôt que des paroles de *St. Pierre*. Il suffira de l'exposer aux yeux du Lecteur, pour qu'il en porte le même jugement. La voici tout au long. „ Aussi „ depuis que nous avons été témoins de cet- „ te merveille, nous savons qu'il n'y a rien „ d'exagéré, dans les magnifiques descrip- „ tions que les Prophètes nous font de ce „ Règne, qui nous est promis ici bas. C'est „ pour cela même, que dès lors, nous esti- „ mons d'avantage ces Saints Oracles, & „ nous les embrassons, pour ainsi dire, plus „ fortement, come une parole certaine & „ infallible, que nous avons déjà vû en „ quelque sorte accomplie. Je vous approuve, „ & je vous loue, de ce que vous demeurez „ constamment atachez, à la lecture, & à „ la méditation de ces Saints Ecrits. Ils vous „ sont donés come un Flambeau, pour vous „ montrer les écueils de ce Monde téné- „ breux, pendant la fatale Nuit d'ignorance „ ce, d'erreur, de superstition, d'idolatrie, „ & de vices, qui s'écoule & qui continue- „ ra de s'écouler durant quelques Siècles, „ jusques à ce que le grand jour de vôtre „ delivrance, & de vôtre triomphe, com- „ mence à paroître. Alors Jésus-Christ sem-

„ blable à l'Etoile du matin, fera d'abord
 „ luire dans vos Esprits & dans vos Cœurs,
 „ par l'accomplissement du Mistère de Dieu,
 „ une clarté, à laquelle vous verrez, come
 „ dans un plein jour, les Evénemens mêmes,
 „ que vous n'apercevez à présent, à l'aide
 „ des Prophéties, que come on aperçoit les
 „ Objets, dans un lieu obscur, à la lumière
 „ d'une Lampe.

Que d'idées & de pensées dont on ne voit presque aucune trace dans les paroles de l'Original, & où l'Auteur n'est pas même d'accord avec soi même, lors qu'il nous représente les Oracles sacrés, tantôt come un *Flambeau donné aux Chrétiens pour leur montrer les écueils de ce Monde ténébreux &c.* tantôt come la *Lumière d'une Lampe, qui aide seulement à faire apercevoir les Objets dans un lieu obscur!*

J'en laisse le jugement à tout Lecteur raisonnable, & je le prie de décider après cela, de quel côté est le préjugé, ou dans l'explication toute simple que j'ai donnée des paroles de *St. Pierre*, conformément au Système de la plupart des Interprètes de l'Ecriture Sainte, ou dans la longue Paraphrase qu'en a faite l'Auteur des *Pensées libres*.

Je ne relève pas non plus tout ce qu'il dit pour la défendre, fondé en particulier sur ce que l'Apôtre s'adresse ici, non à des Juifs
 con-

convertis au Christianisme, qui reconnoissoient de tout tems l'autorité des Prophéties, mais a des Chrétiens ignorans, qui començoient à les conoitre, & dont il veut leur recomander de plus en plus la lecture: Il suffira pour le détromper, de le renvoier à l'Inscription des deux Epitres écrites aux mêmes Fidèles à divers endroits de ces Epitres, où l'Apôtre fait allusion à ce qui n'étoit connu que des Juifs, à ce que *St. Pierre* étoit particulièrement l'Apôtre des Juifs, *Galat. II. 7. 8. & au vers. 29.* dont il s'agit.

Je n'ai plus qu'un mot à dire sur le 3me. Passage allégué par l'Auteur en faveur de son Systeme, contre le préjugé qu'il appelle *moderne*, mais qu'il pourroit à plus juste titre appeller *ancien* par oposition au sien, qui est des plus *modernes*. Ce Passage est tiré de l'*Apocal. X. 5. 6. 7.* dont les dernières paroles sont que le *Mistère de Dieu s'accompliroit, ainsi qu'il l'a déclaré à ses Serviteurs les Prophètes*: D'où l'Auteur conclut „ que ces Prophètes „ en ont sans doute parlé en détail dans leurs „ Ecrits, come du grand dénoüement, de „ toutes les intrigues, des affaires humaines; „ parce qu'aucun autre point de vue „ n'étoit plus digne de fixer l'œil de leurs „ Lecteurs.

Mais une telle conséquence n'est elle point précipitée & exagérée? Dieu ne pouvoit il

pas souvent révéler à ses Serviteurs bien des choses, des plus intéressantes pour le Genre Humain, qu'il ne leur étoit pas permis de publier ou d'expliquer ni de bouche ni par écrit ? L'Ordre de Dieu à *Esaie VIII. 16.* de tenir secret & scellé ce qu'il lui avoit déclaré; le même Ordre donné à *Daniel VIII. 26.* touchant la *Vision du soir & du matin*, qui lui avoit été représentée; *parce* (remarqués bien cette raison) *qu'elle ne devoit arriver qu'après beaucoup de tems*; un autre Ordre donné au même Prophète *XII. 4. 9.* de *tenir secrète jusqu'au tems déterminé*, la Vision de la Résurrection générale; les *secrets* qu'entendit *St. Paul* dans son ravissement *2. Corint. XII. 4.* *qu'il ne lui étoit pas permis de révéler*; enfin la défense faite à *St. Jean vers. 4.* du même Chap. d'où les paroles ci dessus sont tirées, *de révéler les paroles des Tonnerres*, sont tout autant de preuves des plus manifestes, qu'il y a des *Mistères* révélés aux Serviteurs de Dieu, touchant les choses à venir, quoi que de la dernière importance, qu'il ne leur étoit pas permis de publier ou d'expliquer avant le tems de leur accomplissement ou déterminé.

Suposé cependant que l'Esprit de Dieu eût révélé à ses Serviteurs, l'accomplissement du *Mistère* dont il s'agit ici, dans le dessein
de

de le faire conoitre à d'autres ; ces Serviteurs ou ces Prophètes n'auroient fans doute jamais excédé dans leurs Discours ou leurs Ecrits, le degré de Révélation qu'ils en auroient reçû : Jésus Christ lui même ou St. Jean Apoc. XXII. 18. 19. déclare, que *si quelqu'un ajoute ou retranche quelque chose aux paroles de la Prophétie, Dieu le retranchera du Livre de Vie.* Si donc le *Mistère de Dieu* leur avoit été révélé, seulement d'une manière vague & générale ; ou si seulement la certitude de son accomplissement à la fin des tems, sans autre designation, leur avoit été annoncée, come il semble que c'est proprement le sens des paroles de l'Ange qui parle ici, coment l'Auteur a t'il pû en conclure, avec le moindre fondement, *qu'ils en ont sans doute parlé en détail dans leurs Ecrits ?* Quelque digne que fut ce *Mistère de fixer l'œil de leurs Lecteurs*, devoient ils & pouvoient-ils entrer à cet égard, dans un plus grand détail, que ce qui leur en avoit été révélé ? Non sans doute. Enfin quel est ce *Mistère de Dieu* qui ne s'accomplira qu'à la fin des tems, selon que Dieu l'a déclaré à ses Serviteurs ? Les Théologiens ont fait là dessus bien des conjectures ; l'Auteur donc aussi la sienne, mais qui le décidera sans une Révélation particulière ? Si l'Auteur le fait
sans

sans ce secours , ne pourroit-il pas être aculé , à plus juste titre , de suivre le préjugé dont il est imbû , que ceux qui par respect pour les Oracles sacrés , s'attendent bien à quelque développement des Mystères prédits & cachés , mai qui se gardent bien de les expliquer en détail , avant le tems de leur accomplissement ?

En voilà assez pour le coup : Si j'apprens que le Public soit content de cet Examen , je pourrai le continuer dans une autre Lettre , que j'aurai l'honneur de vous adresser. Je suis &c.





L E S L U N E T T E S D E L A R A I S O N .

Vivent les Aventures, *Mon cher Ami!* Je ne m'étonne pas si le Sexe les aime : On apprend plus, par elles, en deux heures , qu'on n'auroit appris en dix Ans. Un jour que j'étois assis avec nôtre cher *Philalète*, dans un des endroits les plus retirés de nôtre Promenade ordinaire , nous entendimes derrière nous un bruit qui excita nôtre curiosité : Nous nous levames ; mais quelle fut nôtre surprise ! Deux Femmes étoient aux prises l'une avec l'autre, & le peignoient, come l'on dit , à la Turque. L'une étoit d'une taille extrêmement grande, & paroissoit fort belle & fort robuste : L'autre étoit une Naine , boiteuse , contrefaite dans tous les membres , affectée en tous les gestes , remarquable par ce ris amer & moqueur , cet air hautain & méprisant qu'a le Mensonge , lors qu'il triomphe de la Vérité,

ou le Vice, lors qu'il pousse à bout la Vertu. La première de ces Femmes renversée par terre pleuroit de toute sa force, & ne pouvoit prononcer une Sillabe, sans être aussitôt interrompue par cette Pigrièche, qui placée vis-a-vis d'elle, & se tenant par les côtés, la chargeoit des Injures les plus grossières, & prétendoit la surpasser en taille, en beauté & en force. Nous abordâmes la Belle affligée, qui après avoir poussé un long soupir, nous dit, qu'elle étoit la *Raison*, que ce petit Montre étoit la *Fatuité*, son obstinée Ennemie, qui malgré sa petitesse, remportoit cependant toujours la Victoire sur elle, par un Enchantement, qui devoit durer, *disoit-elle*, tant que les Fous feroient le plus grand nombre sur la Terre, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du Monde. Nous plaignîmes la *Raison*: Elle trouva en nous, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-tems, de généreux Défenseurs. Nous chargeames de coups de Canes la vilaine Créature, qui délogea au plutôt, & nous aprit par sa fuite, que c'est le vrai moïen de se défaire d'un Ennemi qui n'a ni yeux ni oreilles. Contens de nôtre Expédition, nous nous aprochons respectueusement de la *Raison*, & faisons nos efforts pour tirer le meilleur parti que nous pourrions d'une personne si utile & qu'on a tant de peine à trouver de nos jours. Nous la mimes sur le

Cha-

Chapitre de la *Fatuité*: Elle nous dit tout ce qu'elle avoit sur le cœur; mais pour nous convaincre par nous mêmes de ce qu'elle nous disoit, nous la priames de nous faire voir de nos yeux toutes ces Influences que la *Fatuité* a sur les Homes, & les diverses actions aux-quelles elle les porte. La *Raison* nous dit, que quoi que le Spectacle de la *Fatuité* des Homes lui serrât le cœur, cependant pour nous satisfaire & nous instruire, elle alloit tâcher de nous en rendre témoins. Pour cet éfet, elle ofrit de nous conduire dans tous les lieux où nôtre curiosité pourroit être satisfaite, & en particulier de nous faire lire dans les Cœurs, par le moien de certaines Lunettes, qu'elle avoit, *disoit-elle*, reçüe de la *Vérité* sa bone Amie, & qui, pour représenter les choses telles qu'elles sont, ont la propriété de grossir les défauts & de diminuer les bones qualités qu'on leur présente, au lieu que les Homes cherchent toujours à faire paroître leur peu de Vertus, & a réduire leurs Vices en petit volume. Nous remerciames la *Raison*, & nous lui représentames qu'il y avoit du risque pour elle de venir avec nous, sans changer de figure ou se rendre invisible; Moi, invisible! nous dit-elle: Hélas, ne le suis je pas pour les Homes? Je passerois cent fois sous leurs yeux, qu'ils ne me verroient pas. Comment me

remarqueroient-ils , puis qu'ils ne me conoissent pas ? Plut à Dieu , qu'ils me conussent , ajouta t-elle en soupirant , ils m'aimeroient sans doute , ces pauvres Homes , & ma Rivale , cette Fole qui les possède , seroit bien tôt forcée de rentrer dans le sein de l'Orgueil , qui jadis lui donna naissance. Pour vous , vous serés invisibles , quand vous regarderés de ce côté des Lunettes : C'est d'elles que se sert le Philosophe dont on a dit ,

*Miramur si Democriti pecus edit Agellos ,
Cultaque , dum peregre est Animus sine Corpore
Velox.*

Venés , nous dit la *Raison* , & soies témoins de la petiteffe des Homes. Nous la suivimes : Elle nous conduisit à la Promenade : C'est la , nous dit elle , qu'est le Theatre des faux airs & de la fatuité. C'est moi , qui autrefois inventai cet innocent plaisir , pour donner occasion aux Homes de s'entretenir ensemble d'une manière aisee , libre & semblable à l'air qu'on y respire : Mais mon Ennemie s'est emparée de cette Retraite , que j'avois imaginée , & en a fait faire un de ses plus beaux Lieux de plaifance. Dans nôtre Route nous rencontrames un Jeune Home , qui saluoit avec une extrême afabilité une Personne d'un rang fort inférieur au sien.

- Ah ,

Ah, m'écriai-je ! En voila un qui n'est pas *Petit Maître* ; il est des vôtres , car c'est vous qui aptenés aux Homes à ne mépriser personne. Patience, me dit la *Raison* , atendés que vôtre tour vienne. En éfet, quand nous fûmes proches de lui, nous le saluames le plus poliment que nous pûmes, mais lui, comé ocupé de toute autre chose, nous rendit à peine le salut. Vous êtes surpris, me dit la *Raison* : C'est un Home qui salue ceux qu'il croit de beaucoup les inférieurs, parce que personne ne s'y trompera, & ne prendra ce salut pour une marque de soumission & d'infériorité ; au contraire il passera dans l'Esprit de ceux qui le verront, pour un Home très aisable ; mais, pour vous, qu'il croit, il est vrai, du nombre de ses inférieurs, mais qui, même selon lui, n'êtes pas de plusieurs degrés au dessous de lui, il y auroit du risque à vous saluer ; les Passans pouroient croire que ce salut vient de la grande estime qu'il a pour vous, & qu'il se déclare, par là, vôtre égal ou vôtre inférieur : S'il vous saluoit, il pécheroit contre toutes les Règles de la Fatuité. Ah ! Le Fourbe, m'écriai je, indigné de ce procédé ; une volée de Coups de Cannes va le paier de la Fourberie. Arrétés, me dit la *Raison*, vous auriés bien à faire, si vous donniés un seul coup de Canne à tous les Fats de cette espèce. Nous continuans notre route,

&

nous arrivons à la Promenade. Là nous vîmes une foule de Jeunes Gens de l'un & de l'autre Sexe, errans çà & là dans les différentes Allées, tantôt assis, tantôt de bout, tantôt séparés, tantôt réunis, tantôt parlans, tantôt chantans; en un mot affectans unanimément une légèreté qu'ils paroissent regarder come la marque de l'Esprit le mieux fait. Nous remarquames que la grande attention des Cavaliers étoit de ne rester qu'un moment avec les mêmes Dames; d'en séparer une du reste de la Compagnie, pour lui dire un rien, qu'on pourroit croire être quelque chose; de marcher en traînant les Pieds, ou en faisant des pas de Contredanses; de tortiller le Nœud de leur Epée; de soulever légèrement leur Veste & avec un air étudié, pour en faire remarquer toute la beauté; de fredoner dans les momens vuides quelque Couplet d'un air nouveau; d'éclater de rire sans sujet; de ne négliger aucune occasion de faire quelque Remarque subtile & souvent équivoque; d'avoir quelque fois l'air pensif, afin de se faire reprocher sa distraction; de relever avec un Serment, joliment tourné, toutes les fadaïses qui sortoient de la bouche d'une Dame, & sur tout de n'ouvrir jamais la leur, qu'aux dépens d'autrui. Pour les Dames, elles marchoient lentement, se plaignoient de leur lassitude, & alloient

alloient se laisser tomber sur un banc, pour doner occasion aux Cavaliers d'exercer leur charité, en les aidant dans leur chûte. Souvent une Dame prenoit par la main un Cavalier, pour faire un tour avec lui seul Dans cet entretien particulier, leur premier soin étoit de médire de la Compagnie qu'ils venoient de quitter. Le Cavalier assuroit la Dame qu'elle valoit mieux que toutes les autres. Oh, Monsieur, répondoit-elle, en rougissant, vous vous moqués. Ah, Mademoiselle, disoit le Cavalier, ce que je vous dis part du Cœur. Du Cœur! répondoit la Dame en minaudant, Du Cœur! En est il sur la terre? Pour moi, c'est mon foible que la sincérité: Je suis franche, & j'aime qu'on le soit avec moi; ainsi, Monsieur..... Ah, Mademoiselle, ne me confondés pas avec le Vulgaire: Pour moi je déteste les Complimens; aussi je n'en fais jamais, & je suis si sincère, que je crois, Dieu me pardone, que vous êtes la première Dame à qui j'aie fait compliment sur sa beauté & son esprit. Ah! Monsieur, je vous crois sincère, mais j'ai une si petite Opinion de moi même, que je dois vous désabuser.... Ah, que dites vous, Ma chère Demoiselle! Quités cette modestie outrée, il vous est permis d'être orgueilleuse & de connoitre vôtre prix, & pour moi, c'est mon devoir de vous témoigner naturellement le

cas que je fais de vous. Cependant la Dame incomodée par la chaleur, du moins ce fût là le prétexte, ôtoit languissamment un Gant & mettoit à nud une Main blanche, qui étoit bien tôt envahie par le sincère Cavalier, lequel la portoit aussi-tôt a sa bouche, non sans un degré de résistance de la part de la Dame, & avec cette exclamation: Ah le Méchant! Bien-tôt un regard tendre instruisoit le Cavalier de son pardon, & nous instruisit aussi du plaisir que son audace avoit causé à la Belle. Dans cette disposition ils revenoient vers le gros de la Compagnie, affectoient des airs pensifs, come s'il ne s'étoient entretenus que de choses fort sérieuses. Le Cavalier prenoit une autre Dame, & lui alloit faire le même Compliment dont il venoit de régaler la première. En un mot, c'étoit un Cercle perpétuel de Médifance, de Mensonge, d'Inconstance & de Fatuité. A ce spectacle, que nous avons vû cent fois, mais que nous voïons pour la première fois avec les yeux de la *Raison*, nous demeurames surpris & confus. Ce qui nous frapa le plus, c'est que chacun se vançoit de n'aimer que la sincérité, pendant que nous étions témoins qu'ils se trompoient tous mutuellement, & come d'un comun acord. Nous admirions aussi, mais d'une admiration dédaigneuse, les ridicules manières des *Petits = Maitres*, la vivacité des

Coquettes, l'affectation des *Précieuses*, la minauderie des *Prudes*, l'abattement prémédité des *Beautés languissantes*, & le geste universel de porter successivement les yeux ou la main sur son Ajustement, soit pour le mettre en son jour, soit pour découvrir quelque portion de ce qu'il cachoit. Tout ce manège nous rendit pensifs pendant un moment. Nous étions entre le plaisir que nous caufoit un spectacle si curieux, & le chagrin que la *Raison* elle même excitoit en nous à sa vue.

La *Raison* nous tira de nos Réflexions. J'aprouve vôtre surprise, nous dit elle, mais gardés pour un autre tems vos Réflexions & mettés à présent vos Lunettes. Nous les mêmes, & après plusieurs tours de Promenade, que nous fimes, pour ne manquer aucun Caractère, voici ce que nous remarquames dans les Cœurs. Nous vimes, au fond des Cœurs de l'un & de l'autre Sexe, un petit Phantôme noir en dedans & blanchi en dehors, que nous reconumes pour l'Amour propre : Il étoit le centre de tout; presque tous les Muscles, qui servent à produire les différentes actions, aboutissoient a lui : Ceux de la Langue sur tout étoient sous sa main, & c'étoit lui qui en les tirant d'une certaine façon, caufoit ce grasseiement & cette affectation dans le parler, qui est le mot du Guêt de tous les Sujets de la Fatuité. C'étoit aussi lui

qui dirigeoit tous les Discours du côté de la Médilance , parce qu'il avoit calculé, (car il compte bien) que ses Revenus étoient fondés , non sur son propre mérite , mais sur le démérite des autres. Voilà le fond de tous les Caractères : Voilà le côté par où tous les *Petits-Maitres* se rassemblent. L'*Ignorance* étoit cachée sous les Ailes de l'*Amour propre* : Celui-ci la Cacheoit autant qu'il pouvoit : Il parloit pour elle, & à mon avis, il ne parloit pas mieux : Et au cas qu'elle fut obligée de se produire, il la revétoit des Habits de la Science, & ne la lâchoit jamais sans une troisième Compagne, que nous découvrimés aussi a la faveur de nos Lunettes ; c'étoit l'*Efronterie* : Celle-ci avoit aussi divers Muscles en sa disposition, en particulier ceux du front ; mais elle ne les lâchoit jamais , en sorte que le front demeuroit ferme & immobile au milieu des plus grands assauts. L'*Efronterie* dirigeoit aussi les mouvemens des yeux : C'est-elle qui autorisoit ces regards que les *Petits Maitres* savent si bien emploier , & que les Dames savent si bien soutenir. C'est d'elle aussi que partoient tant de Discours , souvent plus qu'équivoques , qui passent sous le nom de Galanterie : C'est-elle , qui dans un Traité avec la Pudeur , inventa les Gazes & les Fichus : C'est-elle enfin qui faisoit troter la Langue des *Petits-Maitres* , quand ils étoient entr'eux ,

tr'eux: Alors ils ne se ménageoient plus, leur front étoit plus rigide que jamais: Ils médisoient à l'infini des Dames qu'ils avoient le plus courtisées: L'une étoit dans leur manche; l'autre alloit y entrer; une troisième étoit une fole, de laquelle il faloit tirer le meilleur parti: En un mot leur Conversation étoit une vraie Cronique scandaleuse; la vérité en étoit entièrement bannie. Fiés vous, Mes Dames, aux Petits Maitres. Nous découvrimes donc dans tous les Individus ces 3. Caractères distinctifs de la *Fatuité*: *L'Amour propre*, *l'Ignorance* & *l'Efronterie*. Il y en avoit un quatrième, qui ne se trouvoit pas en tous, & qui en donnant du lustre à ceux qui l'avoient, les rendoient par là plus dangereux; c'est celui qu'on appelle, *l'Esprit*; mais il étoit de diverses sortes, & il distinguoit diverses sortes de *Fats*, suivant la doze d'Amour propre, d'Ignorance & d'Efronterie à la quelle il étoit joint. Le moins dangereux étoit l'Esprit de Pointes & de Quolibets: Celui là, du moins, entretenoit la Joïe; mais nous remarquames qu'il ne se produisoit guères sans être escorté d'une bone doze d'Efronterie, & qu'il avoit autant d'Amour propre que l'Esprit le plus sublime. Une autre sorte étoit l'Esprit Métaphisique: C'est cet Esprit qui s'exprime en termes recherchés, qui explique un rien avec art, qui se

pique de penser bien , de s'exprimer élégamment & d'anoblir tout ce qu'il touche. Il est vrai qu'il est très ignorant , mais il jette sur la Conversation un certain sublime , ou plutôt un certain galimathias , qui ne laissant rien sans Réponse séduit extrêmement les Dames d'un petit Genie , telles que sont toutes celles qui se piquent d'être du bel Air. Rien de si dangereux qu'une Déclaration dans ce Style ; il a l'air du sentiment , & il en emprunte quelques termes ; voilà qui est plus que suffisant pour des gens qui ne connoissent le sentiment que par cet obscur & impertinent jargon.

Mais quelle entreprise que d'examiner l'une après l'autre toutes les différentes sortes d'Esprit que la Fatuité a dans les Cofres ! Je ne parlerai plus que d'un seul , c'est l'Esprit étourdi : Celui ci est dangereux par la quantité du Babil : Il jale à tort & à travers , il rit sans cause , il s'évapore à tout bout de champ , il ne sauroit demeurer un instant sur le même sujet , il parle , il chante , il danse , il n'est jamais las , jamais en repos , la Bagatelle & la sottise sont un fond dans lequel il puise tout ce qu'il dit : Le fond est inépuisable. Aussi lors que nous examinames avec nos Lunettes le Cerveau de ces prétendus Esprits vifs , nous y découvrimmes les traces d'une yvresse perpétuelle qui répandoit autour d'eux un Nuage qui ne pou-

pouvoit être percé, que par un Babil outré. O Que vois-je ! s'écria tout à coup *Philalèthe* ! Apercevez vous cette Demoiselle, qui lève orgueilleusement le Nez ? Quel air de fierté ? Est ce une Princesse, une Marquise ? Ah, pas tout à fait, lui répondit la *Raison* en souriant : Si la bone opinion de soi même décide du Rang, elle seroit, il y a long tems, la première Princesse de l'Empire : Suivons là, elle ne tardera pas à nous donner Matière à rire. La *Raison* finissoit à peine de parler, que sa Prophétie s'accomplit. Remarqués vous, nous dit elle, cette jeune Brunette qui vient de passer devant nôtre Heroïne ; c'est une de mes bones Amies ; mon Frère le véritable Esprit, la chérit & l'adore. Nous la voïons, dites nous à nôtre Conductrice. Eh bien, remarqués aussi nôtre grande Demoiselle : Sa Voisine vient de lui demander comment se nomme cette aimable Brunette : Je ne la conois pas répond-elle d'un petit air dédaigneux. Il me semble cependant que je l'ai eu vüe dans vôtre Quartier. Ah, je ne conois, répond nôtre Orgueilleuse, personne de ce Quartier là. Il est peut être vrai, dis je à la *Raison*, qu'elle ne conoit pas cette Amante de vôtre Frère : Si celà est, je ne vois pas ce qui peut vous ofenser dans son procédé. Elle la conoit tres bien, s'écria vivement la *Raison* : Je l'ai vüe autrefois lui donner des assurances

de l'Amitié la plus vive. D'où vient donc qu'elle feint de ne la pas conoitre ? C'est qu'elle croiroit se deshonorer par cet aveu. Si nôtre Brunette eut demeuré dans quel-qu'autre Quartier que celui là , la curiosité de la Voisine auroit d'abord été satisfaite. Quelle petiteffe , m'écriai je aussi-tôt , & païant d'un grand éclat de rire l'orgueil de nôtre Ignorante.

Nous ne nous serions jamais retirés , si l'heure de la Promenade n'avoit passé ; mais voïans qu'un chacun se retiroit , nous songeames aussi à faire retraite. En nous en allant nous étions derrière un *Petit-Maitre* , un Fat , à ce que nous dit la Raison , du premier Ordre. Il conduisoit une jeune Dame qu'il aimoit & dont il étoit aimé ; du moins , on le disoit. Nous les considérames avec nos Lunettes dans le moment qu'ils se faisoient de grands Complimens : Voici ce que nous vimes. La Dame songeoit à un jeune Etranger , qui avoit fait plus d'attention à une autre qu'à elle , & elle prenoit la résolution d'en faire la Conquête , aux dépens même de son Amant. De son côté , notre Fat cherchoit un expédient pour faire croire qu'il étoit favorisé de cette Dame. Voici celui au quel il s'arrêta. Il savoit qu'un certain nombre de *Petits Maitres* étoient ensemble ce soir là , & devoient passer en se retirant par la Rue
où

où demeurait la Dame qu'il conduisoit. Il résolut donc d'aller passer la soirée dans quelque coin de son Allée, & d'en sortir au moment qu'il verroit paroître la Troupe : On ne manqueroit pas de lui demander d'où il venoit ? Il répondroit, d'un air embarrassé, & dès lors sa réputation seroit établie ; ce qui est un grand coup.

Nous restâmes immobiles à la vüe de ces Cœurs doubles, & pleins d'indignation nous jurâmes à la *Raison* de fuir toute notre vie de si odieux exemples. Nous la priâmes de nous aider à nous en garantir, de nous couvrir toujourns de son Égide, & de nous environer de sa Lumière. Après nous l'avoir promis, Vous voïés, nous dit elle, come je suis maltraitée : L'Amour, que j'avois imaginé pour fournir à l'Home une foule de plaisirs, & pour être un aiguillon à la Vertu, a été changé, par la *Fatuité*, en un tissu de Rufes, d'Inconstances & de Vanité : Elle a mis le Vice à sa suite, & elle en a banni l'Innocence, qui en devoit faire la plus grande douceur. Etonné de ce discours, nous nous regardions l'un l'autre, quand la *Raison* continua à nous parler en ces termes : Vous êtes surpris, avec assez de justice, de m'entendre parler des douceurs de l'Amour. Il est vrai que come les Homes ne savent pas distinguer le vrai Amour du faux, je leur

con-

conseille ordinairement de fuir tout Amour, & c'est pour cela qu'ils me regardent come l'Ennemie de leur plaisir : Mais je vais vous révéler un secret dont j'espère que vous ferez un bon usage : C'est moi qui suis la Mère du véritable Amour. J'ai profité du penchant naturel que les Hommes ont pour le sentiment, & le tournant du côté de la Vertu, j'ai mis à sa suite le vrai Plaisir : Mon fils n'est ni vain ni léger, ni d'une origine impure : C'est un lien qui unit les Cœurs : Rien de malhonnête n'entre avec lui dans le Cœur ; il trouve dans le sentiment un plaisir infiniment plus doux, que celui que les sens procurent : C'est en lui qu'est placée la vraie Politesse ; car il est doux, affable, ami de l'Humanité, empressé à rendre service : C'est l'Ecole de la sincérité. Il ignore ces ruses & ces détours de l'Amour Vulgaire : Il est dans le Cœur, & il en bannit tous les Vices, en y établissant une douce émulation, qui porte les vrais Amans à plaire par leur Vertu à l'objet de leur tendresse : Il tire sa vivacité de son innocence : Il est toujours légitime, toujours durable, toujours la source de la plus douce satisfaction : Le Véritable Esprit est à sa suite : Il n'est point éloigné de l'enjouement : Il rit des changemens qui se font dans les Cœurs des Hommes : Pour lui il est fondé sur la Constance même. Je l'autorise bien loin de le défendre aux
Ho-

HOMÈS. Voies quels effets il produisit sur Titus, & quel témoignage ce Prince lui rendoit.

*Ma Jeunesse nourie à la Cour de Néron ,
S'égaroit , cher Paulin , par l'exemple abusée ,
Et suivoit du Plaisir la pente trop aisée ;
Bérénice me p'ût : Que ne fait point un Cœur
Pour plaire à ce qu'il aime & gagner son Vainqueur ?
Je prodiguai mon Sang ; tout fit place à mes Armes ,
Je revins triomphant. Mais le sang & les larmes ,
Ne me suffisoient point pour mériter ses vœux ;
J'entrepris le bonheur de mille malheureux :
On vit de toute part mes bontés se répandre ;
Heureux & plus heureux que tu ne peux com-
prendre ,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits ,
Chargé de mille Cœurs conquis par mes bienfaits.
Je lui dois tout, Paulin*

Voilà l'Amour, continua la Raison, voilà celui que je vous permets, & que je vous ordonne de suivre : Vous nous en faites, lui dis-je, une belle Description : Le Cœur me dit qu'elle est vraie; mais où le trouverons nous ? C'est là la difficulté, répondit-elle.

Adieu, Cher Ami, je retournerai à la Promenade ; la Raison m'a laissé les Lunettes : Je veux en faire usage. Je suis &c.

MISOFAT.

LET



LETTRE

Sur la SATIRE.

MONSIEUR,

Vous avés lû en dernier lieu dans le *Journal Helvétique*, un petit Discours sur la *Satire*, dont vous me marqués que vous avés été content *. L'Auteur se déclare pour ce genre de Poësie, malgré les clameurs de quelques Esprits chagrins.

La Satire, dit il, peut être utile & instructive. Tournée d'une certaine manière, elle est fort propre a reprimer le vice, & à corriger les Mœurs. Ce premier usage ne sauroit être contesté.

Elle est aussi fort propre, ajoute-t'on, à former le goût du Public, lors qu'il est mauvais, & à contenir beaucoup de fots Ecrivains qui nous fatiguerient & nous ennuiroient de leurs Ouvrages. Ecoutons *Despréaux* là dessus.

La

* Journ. Helvetiq. Mai p. 440.

*La Satire en leçons, en nouveautés fertile,
 Sait seule assaisonner le plaisant & l'utile,
 Et d'un Vers qu'elle épure aux raisons du bon sens,
 Détromper les esprits des erreurs de leur tems.
 Elle seule bravant l'orgueil & l'injustice,
 Va jusque sous le dais faire pâlir le Vice;
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon
 mot,
 Va vanger la Raison des attentats d'un sot...
 C'est elle qui m'ouvrant le chemin qu'il faut
 suivre,
 M'inspira dès quinze Ans la haine d'un sot Livre*.*

L'Anonime parle ensuite des Poètes qui ont le mieux réussi dans ce genre de composition. Il n'en met que quatre ou cinq dans la Liste. Il finit par *Despréaux*. Il lui rend justice sur ses grands talens, & va jusqu'à lui donner quelque supériorité en matière de Satire, non seulement sur *Juvenal*, mais même sur *Horace*. Il demande grace pour lui sur ce qu'il y a de trop mordant dans quelques unes de ses Satires. Les mœurs & le bon goût lui doivent trop pour qu'on puisse refuser de lui pardonner certains traits qui ont perdu de réputation divers Auteurs de son tems. *Despréaux* vouloit mettre le Public en état de bien juger des Ouvrages d'esprit, & il y a réussi.

* Satire IX. Voiez aussi son Art Poétique, Chant II. Vers 145.

réussi. Ses Satires ont toujourns eu ce but. Il ne faut donc pas les confondre avec ces Libelles où l'on se propose uniquement de décrier, ou de deshonorer quelqu'un. L'Auteur finit par cette Remarque, que malgré la beauté de ces Satires, elles sont beaucoup moins lues qu'autrefois.

Vous me communiqués vos doutes sur ce jugement de l'Anonime. Vous le trouvés trop indulgent sur les traits Satiriques de *Despréaux*, & vous me demandés ce que j'en pense. Je n'hésite pas à vous déclarer, *Monsieur*, que je suis de vôtre sentiment là dessus.

Rendons justice à *Despréaux* le Public lui doit beaucoup. Il a fait de nobles, & d'heureux efforts contre le faux goût qui régnoit quand il comença à écrire. Il réussit à l'épurer, & il en doit être regardé come le Réformateur. Il a été le fléau des longs Romans, de la fade Galanterie, de cette foule d'Ecrivains féconds en paroles, & stériles en choses, qui inondoit la France de son tems.

On ne sauroit lui contester les talens. Ceux qui ont le mieux caractérisé ce Poëte, ont fait remarquer que dans ses Ouvrages, le vrai y domine par tout, & c'est ce qui leur a donné un si grand succès. Les Homes se réunissent tous à la fin à goûter le vrai, quand on fait le leur présenter. Les graces qu'il a sù employer dans les Vers, sont puisées dans la

Na-

Nature même. Outre le vrai, *D.* avoit encore choisi la Raison pour guide. Par tout c'est un bon sens exquis ; il marchoit toujours à la lumière de ce flambeau, & il s'en servoit pour éclairer les autres, ce qui l'a fait apeler l'*Oracle de la Raison*.

Vous lavés, *Monsieur*, ce qu'a dit de lui *Voltaire* dans son *Temple du Goût*.

*Là régnoit Despréaux, leur Maître en l'Art
d'écrire,*

*Lui qu'arma la Raison des traits de la Satire,
Qui donant le Précepte & l'Exemple à la fois,
Fit fleurir d'Apollon les rigoureuses Lois.*

Et ailleurs il a dit que *D.* étoit laborieux, précis, correct, harmonieux, & qu'on doit lui doner le titre de *Poète de la Raison*. On ne sauroit donc lui disputer la beauté de son génie, & la supériorité de ses Poësies sur celles qui avoient parû jusqu'alors.

Outre le génie qui brille dans les Poësies de *D.* on y voit encore beaucoup de mœurs. Par tout il fait la guerre au vice, par tout il done des éloges a la probité & à la Vertu. Sa délicatesse sur la Morale paroît en ce qu'il n'a jamais chanté, come tant de ses Confrères, ni *Bacchus* ni *Venus*. On fait le mépris qu'il avoit pour ces Opéras qui ne prêchent que la tendresse, qui sont de l'Amour, non seulement

ment un *Conseil*, mais encore un *Précepte*. Ce sont ses expressions. Il a montré dans toutes les occasions beaucoup d'indignation contre cette *Morale lubrique*.

„ C'est un scandale public, disoit-il, qu'il
 „ soit permis à des Chrétiens de prostituer
 „ leur voix pour persuader au Sexe qu'il est
 „ honteux de ne pas s'abandoner dans le
 „ bel âge. Quoi! De semblables maximes
 „ se produisent impunément dès qu'elles
 „ sont mises en Vers! Elles montent sur le
 „ Théâtre à la faveur de la Musique, & y
 „ parlent plus haut que nos Loix! Au lieu
 „ de rendre utiles les divertissemens publics,
 „ on affecte de les rendre criminels.

Sachons gré à *D.* de cette délicatesse de sentimens. On ne sauroit, sans lui faire injustice, chercher d'autre raison de ce qu'il s'échauffoit ainsi contre l'Opéra, que son amour pour la pureté, pour la Vertu. Gardons nous bien, *Monsieur*, de dire avec quelques esprits malins, que son Chagrin contre ces Poésies faites pour le Chant, venoit de ce qu'il n'avoit pas pû y réussir. La Cour avoit chargé *Racine* & lui de faire un Opéra, dans la vue, dit-on, de mortifier *Quinault*, mais par là on le fit briller d'un nouvel éclat, car ni l'un ni l'autre ne pût en venir à bout*.

Un

* *Mém. de Trévoux*, Septemb, 1747. p. 1799.

Un article dont il faut encore tenir compte à *D.* c'est qu'on n'aperçoit aucune obscénité dans ses Poësies. *Juvenal* & quelquefois *Horace* même, avoient ataqué les Vices de leur tems avec des Armes qui faisoient rougir la Vertu. Les Anciens Satiriques François marchant sur leurs traces, ne respectoient point la pudeur. Ils se donoient de honteuses licences. Ils regardoient l'obscénité come un assaisonnement absolument nécessaire à la Satire. Aussi leurs Poësies étoient le *Manuel des Libertins.*

D. a osé le premier publier des Satires modestes. Elles respirent par tout un air de Sagesse. Le Président *de Lamoignon* le louoit beaucoup par cet endroit - là. Ce digne Magistrat faisoit remarquer dans ces Satires, ce sel, ce goût précieux des Anciens, mais ce qui le charmoit le plus, c'étoit de voir avec quel art il avoit soumis aux Loix d'une pudeur scrupuleuse, une branche de la Poësie, dont jusqu'à lui, la licence avoit fait le principal Caractère.

Après avoir rendu justice à *D.* sur son respect pour la Vertu, qui ne se dément point dans ses Satires, je viens présentement, *Monsieur*, à la Question précise que vous me faites. Vous me demandés si l'Anonime qui a traité cette matière dans le *Journal Helvétique*, n'a pas trop ménagé *D.* sur l'endroit

foible de ses Satires, je veux dire, la malignité qui y règne contre quelques Particuliers qu'il a déchirés impitoyablement, après les avoir désignés par leur nom?

Il n'est pas possible d'être d'un autre sentiment que vous sur cet article. Vous jugés avec raison que ce Poète est inexorable à cet égard. Les personnalités devroient être bannies de la Satire. Cependant D. y nomme les Auteurs sans le moindre détour. En Angleterre, où la liberté de la Presse est poussée fort loin, il n'est cependant pas permis de nommer les gens dans une Satire. Il est vrai que l'Auteur Satirique les désigne ordinairement par des traits assez marqués. Il peut aller impunément jusqu'à mettre la première & la dernière Lettre du Nom de la personne qu'il attaque.

D. n'y cherche pas tant de façon. Il les nomme clairement, non pas une fois, mais plusieurs. Les *Cassagnes*, les *Cotins*, les *Pardons* & bien d'autres paroissent fréquemment sur la Scène, sans le moindre déguisement.

Les Amis & les Protecteurs de ce Poète ont essayé de le disculper par divers tours, qui ne sont que de foibles palliatifs. *Ami du vrai*, dit l'un d'eux, *il l'a quelquefois dit avec un peu trop d'amertume*. Le Président de *Lamoignon* l'excusoit aussi avec beaucoup de bonté. *Au moins*, disoit-il, *il faut lui savoir*
gré

gré de ce qu'il a toujours distingué dans ceux qu'il a ataqués, l'honête Home d'avec le Poète, & le bon Citoïen d'avec le mauvais Auteur.

Groiriés vous, *Monsieur*, que le célèbre Docteur *Arnaud* soit aussi du nombre ? Il a fait l'Apologie des Satires de *D.* dans une Lettre adressée à *Perraut*, Antagoniste du Poète, & qui a été imprimée. Seroit ce que ce fameux janséniste y trouvoit un peu son humeur mordante & satirique ? Quoi qu'il en soit, avoués, *Monsieur*, qu'il donoit par là belle prise sur lui aux Jésuites qu'il avoit si fort poussés sur le relachement de leur Morale.

Il y a environ deux années que l'illustre Poète *Voltaire* fut reçu à l'Académie Française. Dans le Compliment qu'il fit a sa réception, il fit un petit éloge de *D.* Il bama un peu ses Satires, mais beaucoup trop foiblement : *Il comença malheureusement*, dit il, *par écrire des Satires, mais bien-tôt après il égala, & surpassa peut-être Horace, dans la Morale & dans l'Art Poétique. Il vit qu'à la longue, l'Art d'instruire quand il est bien fait, réussit mieux que l'Art de médire, parce que la Satire meurt avec ceux qui en sont les Victimes.*

On ne peut pas s'empêcher de sentir que c'est blamer bien foiblement ces Satires, quand on pense que dans la plûpart le fiel le plus amer distille de la plume de leur Auteur.

Tout le monde convient, qu'au moins ne faisoit-il pas nommer les gens. Cependant D. l'a fait sans le moindre ménagement. Croiriez-vous, *Monsieur*, que dans la seule Satire IX. le nom de *Cotin* se trouve jusqu'à neuf fois ? Quel acharnement sur ce pauvre Abé ! Vous savés, sans doute, ce qui en résulta. C'étoit un Prédicateur qui jusques là avoit parû en Chaire avec quelque succès. Mais dès lors il falut renoncer à la Prédication. Il ne pût presque plus paroître dans le monde. A peine osoit il se montrer. Ses meilleurs Amis l'abandonèrent come un Home difarmé. L'Abé *Cassagne*, également maltraité dans ces Satires, eut encore un sort plus funeste. Il en perdit l'esprit, & dans un accès de fièvre chaude, il alla se noïer. Un Auteur qui a à se reprocher d'avoir perdu deux Homes de cette manière, doit se trouver la Conscience bien chargée. Après cela jugés, *Monsieur*, si *Voltaire* a parlé de ces Satires d'un ton convenable dans son Compliment.

Aussi a-t il été vivement relancé là dessus. Voici ce qu'en a dit un judicieux Critique.

„ Ce nouvel Académicien, dit-il, dont les
 „ Ouvrages respirent par tout l'amour de la
 „ Vertu, qui relève sans cesse la dignité des
 „ Lettres, & se récrie, avec force, contre
 „ ces Satires odieuses qui les dégradent,

„ a t-il donc pû passer auffi légèrement qu'il
 „ a fait fur les Satires de *Boileau*? Est-ce
 „ assez que de dire que ce Poëte fit mal
 „ d'écrire des Satires *parce que la Satire meurt*
 „ *avec ceux qui en font les Victimes*? Ce n'est
 „ pas l'obscurite, c'est l'infâmie que les Mé-
 „ chans ont à redouter. Le mérite poëti-
 „ que de *Boileau* a t il pû fasciner à ce point
 „ les yeux de son Contrere? *Boileau* fut un
 „ grand Poëte, mais craignons que les élo-
 „ ges donés mal à propos à cet Ecrivain,
 „ n'enhardissent plus de Méchans qu'ils n'en-
 „ courageront de Poëtes.

Mr. de *Valincourt* pourroit bien prendre
 auffi la part de cette Critique. Il loüa *Des-
 préaux* sur sa probité, sur son humanité, & sur
 son amour sincère pour la Religion. Quand le
 Président de l'Académie faisoit cet Eloge du
 Poëte, avoit-il donc oublié ces Satires, ou
 ces beaux Passages de l'Evangile, qui font
 consister l'essence de la Religion Chrétienne
 dans la Charité pour le Prochain?

Au reste, si nous rangeons l'Anonime
 parmi ceux qui ont un peu trop épargné *D.*
 sur la malignité de ses Satires, je vous prie,
Monsieur, de n'en rien conclure à son désa-
 vantage. On pourroit soupçonner que c'est un
 Auteur, qui se permet quelquefois des traits
 satiriques contre le Prochain, & qui a be-
 soin lui même de l'indulgence qu'il a eue

pour D. mais ce seroit là un jugement des plus téméraires. Vous allez voir qu'il n'y a aucun intérêt. Des gens qui croient le bien conoitre m'ont assuré que l'Anonime est un Poète fort sage, qui a beaucoup de mœurs, & qui ne montre les autres que par leur beau côté. Il pourroit avec justice s'appliquer ce Vers de *Crébillon* à sa reception à l'Académie Françoisé,

Aucun fiel n'a jamais empoisoné ma plume.

Un semblable sentiment fait beaucoup d'honneur à un Poète. La plûpart des gens à talens se deshonnorent par l'usage qu'ils en font. Je conviens avec l'Anonime que la Satire peut avoir son utilité, mais elle est fort dangereuse. La Critique peut entretenir le goût dans les Ouvrages d'esprit. La Satire décourage souvent les talens, & nourrit toujours la malignité.

La 2de. Question que vous me faites regarde ce que nous avons vû dans le *Journal Helvétique*, que les Satires de D. qui étoient luës avec tant d'avidité dans le comencement, sont un peu tombées aujourd'hui. L'Auteur n'en dit pas la raison, & vous, *Monsieur*, qui aimés à tout aprofondir, vous me demandés si je pourrois la trouver.

Rien n'est plus vrai que ce qu'il dit d'abord
du

du succès prodigieux de ces Poësies. *Quand ces Satires parurent*, dit-il, *c'étoit une espèce de fureur; tout le monde les dévoroit, les aprenoit, les citoit.* En général tout ce que *D.* a mis au jour a été bien reçu à la Cour, à Paris, dans les Provinces & on peut dire dans toute l'Europe. Ses Poësies ont été traduites presque en toutes les Langues. Elles ont si bien fait fortune que plusieurs de ses Vers sont devenus des espèces de Proverbes.

On n'a pas attendu après sa mort à reconnoître son génie & à l'admirer, en cela plus heureux que bien d'autres, & sur tout que le célèbre *Des. Cartes* dont la réputation n'est venue qu'après qu'il n'étoit plus en état d'en jouir. Ce Réformateur de la Philosophie, avec toute sa supériorité de génie, essuia pendant sa vie bien des contradictions & des traverses, & vécut dans une espèce d'exil. Le Réformateur de la Poësie jouit de sa réputation de bone heure. Il eut la protection de Louis XIV. & se ressentit de ses bienfaits.

Mais d'où vient, dites vous, que cela ne s'est pas soutenu, & qu'on lit beaucoup moins ses Poësies qu'autrefois? Il n'est pas difficile d'en doner la raison. En général c'est là le sort des choses humaines & sur tout des Ouvrages d'esprit. Ils sont recherchés dans la nouveauté. S'ils sont excellens, ils se soutiennent un certain nombre d'années. Mais malgré leur bonté, le Public se refroidit

insensiblement, & s'occupe de quelques autres productions nouvelles, quoi que d'un mérite fort inférieur.

Mais je croi, *Monsieur*, que come il s'agit proprement du sort des Satires, on peut donner une raison particulière du refroidissement du Public. On a remarqué que lors que ceux qui ont été maltraités dans une Satire ne sont plus, la Pièce satirique est beaucoup moins recherchée. *Voltaire* nous a dit, que *la Satire meurt avec ceux qui en sont les Victimes*. Suivant ce principe, le tombeau d'un *Cotin* & d'un *Cassagne*, est presque celui de la Pièce satirique qui les attaque.

La Critique, que je viens de dire qui est beaucoup plus innocente, ne laisse pas d'avoir le même sort. Vous savés ce que disoit *Barbier Daucour* sur ce genre d'Ouvrages. Un de ses Amis lui faisoit compliment sur le grand succès qu'avoient eu les *Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste & d'Eugène* du P. Bouhours. „ Mauvais moien pour se faire „ un nom un peu durable que la Critique „ *lui répondit il*. Si vôtre Censure, est mauvaise, elle tombe d'abord par cela même, „ & est totaiement oubliée. Si elle écrase „ l'Auteur, son Critique & lui tombent tous „ deux dans l'oubli en peu de tems.

Je puis appuyer ce que je viens de dire par la Réflexion que fit dernièrement un Journaliste

naliste dans un Ouvrage périodique. Il s'agissoit de rendre raison de ce que les *Caractères de la Bruière* se lisent beaucoup moins qu'autrefois. Le Livre est excellent en lui même, & sera toujours goûté des Connoisseurs. Mais ce qui intéresse le plus le gros des Lecteurs, c'étoit le plaisir de faire l'application de quelques uns de ces Caractères à des personnes qui étoient alors fort conues. On avoit des Clés pour cela. Quand les Originaux ont disparû, leur portrait n'a plus rien eu de piquant pour la malignité du Cœur humain.

Enfin, *Monsieur*, vous me demandés de vous rapeller quelques unes des particularités de la vie de *D.* que je jugerai les plus propres à le bien caractériser. La chose n'est pas difficile. On trouve dans le *Comentaire de Brossette*, & dans plusieurs petits Ouvrages, de quoi vous satisfaire. Mais je n'aime guères à faire le Compilateur. Je ne refuse pas cependant de faire en vôtre faveur un petit triage des principaux traits propres à faire conoitre ce grand Poëte. Si je puis même déterrer quelques Anecdotes, elles vous seront destinées à vous le premier. Mais il faut un peu de tems pour cela. Je suis &c.

GENEVE le 25. Juin 1748.



IV. LETTRE

*D'un Anonime sur divers sujets de Littérature,
ou Extrait du Livre intitulé, Les Mœurs.*

JE me trouve bien heureux , *Monsieur* , de pouvoir enfin degager ma parole , & sur tout en vous annonçant un Livre tel que celui dont je veux vous parler aujourd'hui. La hardiesse des pensees , la pureté & l'élégance du stile , les portraits dont il est plein , plus que tout cela ce qu'on raporte qu'il a été défendu , & que l'Auteur est à la Bastille ; toutes ces considérations me font juger qu'il ne manquera pas d'avoir un grand cours , & de faire beaucoup de bruit. Je m'imagine donc, ne pas vous rendre un mauvais service, en essaïant de vous le faire conoitre , quoi que vous ne deviez pourtant pas m'en avoir beaucoup d'obligation , car le plaisir que j'ai trouvé à le lire m'auroit engagé à en transcrire plusieurs Morceaux , quand je n'aurois eu en vuë que ma satisfaction propre. Vous êtes impatient de savoir de quel Livre il s'agit donc : Je vais vous le dire. Il est intitulé *Les Mœurs* & est imprimé cette Année. On pourroit difficilement voir d'impression plus belle

belle & plus correcte : Les Vignettes les mieux entendues, y sont prodiguées ; le papier est fort bon & le caractère assez gros & bien formé : C'est un *in 12.* divisé en 3. parties, qui peuvent faire chacune un petit Volume : Il contient en tout 474. pages.

Voilà pour l'extérieur & le matériel du Livre. Je passe à ce qu'il contient. Au bas d'une Epître dédicatoire, qui se présente d'abord, on trouve le nom de l'Auteur, qui se signe *Panage*. Il ne faut pas être bien fin, pour s'apercevoir que c'est là un nom supposé, outre qu'il a je ne sai quel air artificiel. Si l'Auteur l'eut réellement porté, je compte qu'il se seroit bien donné de garde de l'écrire dans un Livre come le sien. Il paroît ensuite une Préface bien tournée, où l'Auteur donne lui même une idée générale de son Ouvrage : *Ce sont les Mœurs, dit-il, qui sont l'objet de ce Livre : La Religion n'y entre qu'en tant qu'elle concourt à doner des Mœurs. Or come la Religion naturelle suffit pour cet éfet, je ne vai pas plus avant. Je veux qu'un Mahométan puisse me lire aussi bien qu'un Chrétien ; j'écris pour les quatre Parties du Monde.* Ce qu'il ajoute à la fin vous plaira peut être d'avantage : *Que ne suis je le Maître de faire aimer la Vertu ! Elle n'auroit pas un seul Ennemi sur la Terre. Si quelqu'un de mes Lecteurs venoit me dire avec sincérité, Vous avez fait un bon Livre, j'en serois flaté*

flaté sans doute; mais je le serois bien d'avantage s'il ajoutoit; Vous m'avez inspiré des Mœurs. On lit ensuite un Discours préliminaire assez long, où l'on tâche d'expliquer ce que c'est que les bones Mœurs, & le vrai honête Home. Il définit ainsi les bones Mœurs: *C'est une conduite réglée sur la conoissance & l'amour de la Vertu Il faut la conoitre pour l'aimer, & quand on l'aime, on la pratique infailliblement.* Vous trouverez ici cinq ou six Portraits, presque tout de suite, pour prouver qu'il faut se proposer des Modèles de Vertu, plus relevez que ne le sont ceux que fournissent les Homes. Vous direz que voilà bien de la profusion, & qu'il auroit bien suffi d'un ou deux; mais quand vous les aurez lû, vous aurez regret qu'il n'y en ait pas d'avantage. Pour vous doner une idée de son goût allégorique, je transcrirai ce Morceau.

Il y a dans le Cœur deux Régions distinctes; l'une est une Isle, un peu plus qu'à fleur d'eau; l'autre est l'Eau même, qui baigne l'Isle. La première a une surface dure, plane & blanche, come seroit une Table du plus beau marbre de Paros: C'est sur cette surface que sont gravés les cinq Préceptes de la Loi Naturelle: Près de ces Caractères est un Enfant, dans une attitude respectueuse, les yeux fixés sur l'Inscription, qu'il lit & relit à haute voix: C'est le Génie de l'Isle: On l'apelle Amour de la Vertu.*

* Je doute qu'on puisse apeller Région, l'Eau qui baigne cette Isle. Mais cette faute, si c'en est une, n'est rien du tout.

Pour l'Eau dont l'Isle est environée, elle est en éfet sujette à de fréquens flux & reflux: Le plus doux Zéphyr suffit pour l'agiter; elle se trouble, mugit, & se gonfle: Alors elle surmonte l'Inscription; on ne voit plus les Caractères, on n'entend plus lire le Génie. Mais du sein de l'Orage renaît bien tôt le calme. La surface de l'Isle sort du goufre, plus blanche que jamais, & le Génie reprend son emploi. Tout cela est fort beau; mais est il vrai de dire que la Conscience, & les principes de Vertu gravez dans nos Cœurs, bien loin de s'afoblir par le choc des Passions, n'en font que prendre une nouvelle force? Il me semble que l'expérience montre le contraire.

Le Plan de tout l'Ouvrage est tracé en peu de mots à la fin de ce Discours: *Aimer Dieu, vous aimer vous mêmes, aimer vos semblables, voilà toutes vos obligations.* Châcun de ces Devoirs, développé & mis dans tout son jour, forme une partie. La 1. traite donc de la Pieté; la 2me. de la Sagesse; la 3me des Vertus sociales. Je ne vous parlerai aujourd'hui que de la première: Elle contient 3. Chapitres. Le premier traite de l'amour qu'on doit à Dieu, le second de la reconnoissance, le troisième de l'hommage qui lui est dû. Je le suivrai dans cette division, en vous faisant part de ce que j'y trouverai de plus digne de vôtre atention.

Ceci vous paroitra peut être assez nouveau: *Cette prévention qu'on ne savroit aimer Dieu,*

Sans contrarier tous les instincts de la Nature, même les plus innocens, est si généralement répandue, qu'on ne s'avise pas de vanter la sainteté d'un Homme qui fait tous les jours ses quatre Repas, qui mange indifféremment chair ou poisson, qui porte des Habits propres, & couche sur le Duvet, qui aime tendrement son Epouse, & qui prend plaisir à l'en assurer, quelques Vertus qu'il ait d'ailleurs, quelques bones Actions qu'il ait faites. On regarderoit chez les Chrétiens, dit il plus bas, come un blasphème, de suposer qu'un Turc pût aimer Dieu. Mais chez quels Chrétiens ! Pour moi je croi qu'un Chrétien raisonnable n'en seroit pas scandalisé le moins du Monde.

Dans le Chapitre second, nôtre Auteur nous excite à la reconnoissance envers Dieu, en nous le faisant considerer come nôtre Mère, nôtre Père, nôtre Maître, nôtre Bienfaiteur, nôtre Ami. Que ne devons nous pas à celui qui réunit toutes ces qualitez dans le plus haut degré de perfection ! Tous ces endroits sont fort bien touchés, traités d'une manière neuve, élégante, & ornés de Portraits très naturels & bien peints. J'aurois voulu pourtant un peu moins afoiblir les obligations que les Enfans ont à leurs Péres, & respecter l'Amour paternel, dans l'éloge de celui qui est dû à Dieu.

L'article des Passions est excellent : Il seroit à fouhaiter que chacun le lût & le relût. Il est trop long pour être transcrit ici, &

n'en copier que quelques morceaux ce seroit le défigurer. Recourez à l'Original, si vous le trouvez bon. J'aime bien aussi la pensée qui suit & la manière dont elle est exprimée : *Dieu pouvoit sans doute nous créer plus parfaits que nous ne sommes, & nous élever à ces Intelligences dont on nous peint son Trône environé ; mais, en nous créant, il n'a prétendu créer que des Hommes. S'il eût fait de vous des Anges, Cœurs ingrats & dénaturés, qui ne le païez de ses bienfaits que par des murmures, semblables aux Démon qu'il a, dit-on, précipitez dans l'Abîme, vous vous plaindriez de n'être pas des Dieux.*

Je passe au Chapitre 3me, qui roule comme je vous l'ai déjà dit sur l'hommage dû à Dieu. Il insiste fort sur la nécessité du Culte intérieur. *Le Culte intérieur, dit-il, réside dans l'Âme, & c'est le seul qui honore Dieu. Il est fondé sur l'admiration qu'excite en nous l'idée de sa grandeur infinie sur le ressentiment de ses bienfaits, & l'aveu de sa Souveraineté. Le Cœur, pénétré de ces sentimens, les lui exprime par des saillies d'amour & des protestations de reconnaissance, & de soumission : Voilà le Langage du Cœur, voilà ses Hymnes, ses Prières & ses Sacrifices ; voilà le Culte, dont il est capable, & le seul digne de la Divine Majesté.* L'Auteur déplore ensuite les tristes états qu'a eu la diversité du Culte extérieur parmi les Hommes :

Mais

Mais il y acuse, mal à propos, la Religion Chrétienne, d'inspirer de la haine pour ceux qui suivent un Culte différent du sien. S'il la conoissoit bien, il sauroit qu'elle ne respire que douceur & que tolerance, & que c'est lui faire outrage, que de lui prêter un autre esprit. Les vrais Chrétiens ne sont point non plus si portez à damner, de leur pleine autorité, ceux qui n'entrent pas dans leurs vûes, come il veut bien le suposer gratuitement. Et s'il en est à qui on puisse le reprocher à juste titre, j'ose assûrer qu'ils n'ont point hérité de l'Esprit du Christianisme, & qu'ils ne sauroient justifier une pareille conduite, par aucune Autorité raisonnable. Que l'Auteur aprenne donc, s'il ne le fait pas déjà, que les Persécutions & les Violences ne se sont introduites dans l'Eglise, qu'avec mille autres erreurs, dans des tems d'obscurité & de ténèbres, & que les premiers Chrétiens avoient des sentimens entièrement différens de ceux là. *Non est opus vi & injuriâ, quia Religio cogi non potest. Longè diversa sunt carnificina & pietas, nec potest aut veritas cum vi, aut justitia cum crudelitate conjungi* *. C'est ainsi que parle un des plus anciens Auteurs Chrétiens. Ces taches se font d'autant mieux remarquer, qu'elles paroissent avec tant d'excellentes choses, & qu'un Philosophe aussi éclairé que

paroît

* Lactant. Lib. 5. Cap. 19.

paroit l'être nôtre Auteur doit être bien informé de ce dont il parle, sur tout quand il s'agit d'intenter des acufations graves, & de la dernière importance. Mais ce que vous allez lire vous surprendra peut être encore plus.

L'Auteur examine s'il est quelque sorte de Culte extérieur ou public que Dieu préfère à un autre, & s'il en est qu'il désapprouve, ou condamne. Suivant les principes du Christianisme, la question seroit bientôt décidée. Mais je comprends que l'Auteur ne veut se servir, pour cela, que des seules lumières naturelles. Ecoutons donc ce qu'elles lui dictent. *Il n'est point, dit-il, deux manières d'aimer Dieu, d'être sensible à ses bienfaits, soumis à son autorité, pénétré de respect à la vue de sa grandeur; mais il est une infinité de signes arbitraires, par lesquels on peut marquer ces sentimens. Tous ceux qui sont instituez à cette fin sont innocens: S'il est un choix à faire, c'est de préférer les plus clairs & les plus intelligibles. Encore ce choix n'est il pas d'une indispensable nécessité, attendu que la seule convention suffit, pour donner de l'énergie à des signes & les rendre expressifs. . . . Qu'importe qu'on exprime la pureté par l'Eau ou par le Feu, si l'on est persuadé également,*

que sans la sainteté des Mœurs, on ne peut jamais plaire à Dieu? Qu'importe qu'on immole, à l'Être suprême, un Bœuf ou un Elephant, une Brebis ou un Bouc, un Merle ou un Cigne? Qu'importe enfin qu'on le prie la tête tournée vers le Ciel, ou les yeux baissés vers la terre, debout ou prosterné, assis ou à genoux, pourvu que le Cœur soit devant lui dans un parfait anéantissement?

Il me semble déjà vous entendre dire, que sans vouloir trop légèrement prononcer, on peut tirer de ce Passage, des conséquences bien dangereuses. Mais ne vous épouvez pas; car, d'un trait de plume, l'Auteur prévient toutes les conclusions qui naissent naturellement de ce qu'il a dit, en nous en enseignant, *Qu'il faut que le Culte extérieur soit compatible avec la Religion naturelle.* Or come il ne seroit pas difficile de prouver qu'il n'est qu'un seul vrai Culte compatible avec les Loix de la Raison si c'en étoit l'occasion à présent, vous voyez qu'on auroit tort de croire qu'il autorise l'indifférence du Culte, & que ce qu'il en avoit dit plus haut n'étoit apparemment, que pour donner du jeu à son Esprit, & procurer au Lecteur le plaisir de la surprise.

Par ce que je vous ai cité de ce Livre,

Jun 1748.

571

vre, vous avez bien sans doute remarqué, que parmi quelques pensées trop hardies, que bien des gens y voient avec peine, il y a d'excellentes choses, dont on peut retirer du fruit. La Morale en est pure sans être trop austère, exprimée avec précision sans obscurité, avec élégance sans affectation. Enfin vous y lisez les préceptes sans ennui, & il faudroit être bien enraciné dans le mal, pour que ce fût sans utilité.

Je suis &c.

GENEVE le 18. *Jun* 1748.





R E P O N S E

De Mr. DE FERVAL, à Mr. MALLET.

Imponis finem Sapiens & rebus honestis. Juven.

C'est-à-dire,

Et même en la-Vertu le Sage met des bornes.

JE vous remercie, *Monsieur*, des avis que vous avez pris la peine de me donner, dans la Critique que vous avez faite de l'Extrait des Lettres *Peruviennes*. Je veux croire que ce n'est que l'Amitié qui vous les a dictés; cependant, un Ami ménage notre Amour propre, & évite de nous faire rougir de nos fautes, en présence du Public. Come tout ce qui est permis n'est pas toujours juste, la Critique la plus judicieuse peut aussi être mal placée. Selon cette règle, je me garderai bien de repliquer à votre censure: Le Lecteur est, en general, peu curieux de ces sortes de Disputes, qui roulent sur des choses peu importantes: Nôtre réputation ne l'intéresse peut être pas assez pour s'informer avec soin qui a droit ou tort:

tort: Je me bornerai donc à faire quelques Réflexions générales sur la Critique, & le Lecteur jugera, s'il lui plait, si vous en avés bien observé les Règles: Bien des Gens en donnent, mais peu en profitent: Elles ne sont bones que pour ceux qui ont du Génie.

Je pense d'abord que la Critique étant une espèce de Leçon, que nous donnons aux autres, ce qui fait que nous nous arrogeons une sorte de supériorité sur eux, nous ne saurions les corriger avec trop de circonspection & de modestie. La Critique a par elle même quelque chose de sombre & d'amer; il faut donc l'adoucir par un ton plein de bonté & de politesse; il faut tâcher de la rendre agréable, même à ceux qu'on a dessein d'instruire: *Ridendo dicere verum quid vetat?* Il me semble aussi qu'on doit entrer dans les vues de l'Ecrivain qu'on se hazarde de censurer, & ne pas exiger de celui qui se propose de badiner, ce qu'on exigeroit d'un Auteur qui se propose d'instruire. Lors que le premier nous amuse par un badinage délicat & innocent, son bût est rempli, & nous devons être contents. Nous demandons au second beaucoup de justesse & d'exactitude; il ne peut nous éclairer qu'à ce prix; il s'est imposé lui même cette tâche, lors qu'il s'est proposé nôtre instruction.

Je souhairois encore, car il ne coute rien

à desirer, qu'un Critique n'eût pas uniquement pour objet de relever les fautes d'un Ecrivain; & qu'il se souvint toujourns de ces deux Vers du bon la Fontaine.

*Il est bien aisé de reprendre,
Mais mal aisé de faire mieux.*

Il faut bien autant de pénétration, de discernement, & de justesse, pour saisir les beautés d'un Ouvrage, que pour en apercevoir les défauts: L'envie de censurer ne doit pas empêcher de rendre justice, & nous dérober la vûe de ce qui peut plaire ou éclairer. J'ai fait mes efforts pour observer exactement cette règle, dans l'examen que j'ai hasardé, sur les *Lettres Péruviennes*. J'en loue le stile & les sentimens, & je ne relève pas moins ce qui m'a frappé en bien, que ce qui m'a frappé en mal. Il me semble, *Monsieur*, que vous n'avez pas gardé la même équité dans vôtre censure, & que les principes, que je viens d'indiquer, ont presque tous été violés.

Vous supolés d'abord qu'on a dessein de faire l'Eloge d'une Passion grossière & matérielle, & vous ne prenés pas garde que l'Auteur ne loue que les sentimens delicats que l'Amour inspire, & qui l'accompagnet: Quand il sort des bornes que la Nature permet, il n'hésite point à le condamner; il
dit,

dit, pag. 368. qu'une telle passion nous approche des Bêtes, & qu'elle cause dans notre Cœur les plus affreux ravages. Mais n'auroit il pas mieux, fait de garder le silence sur ce sujet ? Je le pense ainsi, quoique l'illustre *Peliffon* * croie qu'il est bien permis à un Home de Lettres de s'égayer avec les Mules, ou de se delasser avec les Graces, après une étude apliquée & serieuse, & un travail long & fatigant.

Molliter austerum studio fallente laborem. Hor.

Après tout, si je voulois faire l'Eloge des Plaisirs, du moins des Plaisirs délicats ; il ne me seroit peut être pas si difficile : Ce penchant est si naturel & si général, qu'on ne sauroit douter qu'il n'entre dans le plan de la Providence ; il lie les Homes plus que les affaires & les intérêts. Il est donc utile, puis qu'il les rend plus sociables ; il répand dans leurs mœurs, & sur leurs manieres, cette politesse ; ces graces, cette amenité, qui en ornant la Raison contribuent si fort à rendre leur comerce plus doux & plus agreable : Aussi les *Athéniens*, si bons juges en fait de mérite, regarderoient ils *Themistocles*, tout grand Home qu'il étoit d'ailleurs, comme manquant d'éducation, parce qu'il ne savoit pas jouer des Instrumens. On n'aura

pas lieu de vous faire le même reproche. Les Grecs mettoient l'art de nager au même rang que celui de la lecture ; ils en regardoient l'ignorance come un caractère de rusticité & d'ineptie. Le goût des Plaisirs marque une Ame tranquile, exemte d'envie, d'avarice, ou d'ambition. Cette tranquillité est presque toujours la suite & l'effet de l'abondance. Or les Hommes en aiment du moins l'image, au défaut de la réalité : Une Ame en proie aux misères de la vie ne goûte guères les charmes des beaux Arts, & ne sent guères les douceurs de la Musique & de la Poësie :

Horace a bû son saoul, quand il vit les Ménades.

On n'est guères porté à arroser des fleurs, lors qu'on a besoin d'eau pour soi même.

Dans vôtre Lettre je me suis plû à y étudier vôtre caractère, car nous nous peignons, assez ordinairement dans nos Ouvrages : Malgré tout vôtre sérieux, j'ai crû y reconnoitre une disposition à la gaieté, & si je l'ose dire à une volupté fine & délicate : Vous savés qu'*Horace* n'en étoit pas ennemi, non plus que du penchant à la Satire, qui est presque toujours un vice, qui marque plus la malignité du Cœur que la beauté de l'Esprit, quand il est porté trop loin : Je veux bien

bien que nous ne fassions pas entre nos Amis un honnête comerce de louanges qui dégénèrent en flaterie , poison d'autant plus dangereux qu'il est agréable.

*Détestables flateurs , présent le plus funeste
Que fasse à tout Mortel la colère céleste. Racine.*

On dit qu'on jetta une si grande quantité de fleurs & de guirlandes à un Home qui avoit été couronné aux Jeux Olimpiques , qu'il fut étouffé sous le poids.

Mais en évitant la flaterie , je voudrois bien aussi , que nous ne fussions pas de ces sévères Censeurs , qui se recrient sur une pensée qu'on hazarde dans une espèce de débauche d'esprit , ou sur un terme impropre , qui échape à la plume ,

*Un mot leur déplaît , c'est assés ,
Toute la Pièce est détestable. Mad. des Houl.*

Soions justes , & pleins de droiture , pour être de bons Critiques. Avant que de censurer les autres , apliquons nous à nous former nous mêmes le goût sur de bons Modèles. Le Siècle de LOUIS XIV. en offre d'excellens ; *Bossuet* , *Fenelon* , son Rival ; *Arnaud* , & *Claude* , son Antagoniste ; tant d'autres que je pourrois nommer , & que vous conoissez mieux

meux que moi. Ces illustres Ecrivains sont bien au dessus de *Marivaux*, de *Cribillon le Fils*, si fort admirés aujourd'hui, & qui le seront peut être si peu demain; car il n'y a de réputation solide & véritable que celle qui est établie sur la justesse de l'Esprit & sur la Vérité. Il me semble qu'il y a la même différence entre certains Auteurs d'aujourd'hui, & les bons du Siècle passé, qu'il y a entre une Actrice d'Opera, couverte de Clinquans & de Colifichets, & une simple Bergère, qui est belle de sa propre beauté & qui ne doit rien au secours de l'Art:

*Et sans mêler à l'Or l'éclat des Diamans,
Ses Vertus ses attraits sont ses seuls ornemens* Desp.

*Non equidem hoc studeo bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat:
Secreti loquimur.* Pers.

Mon dessein n'est pas de grossir cette Lettre de brillantes bagatelles: je vous parle, come si je conversois tête à tête avec vous, & come un Ami parle à son Ami; car je veux être le vôtre. Je serois charmé que nôtre petite dispute fut l'origine d'une amitié constante, & que mon Ami d'Ecole devint mon Ami de Cœur. Je me flate que ma qualité d'Etranger ne sera pas un obstacle à nôtre union.

Polz

Pournos Amis pleins d'indulgence,
 Puisse l'Amour des Arts, cher Mallet, nous unir:
 Et que nôtre Amitié commune
 Par où tant d'autres vont fuir !
 Amitié ! Des Humains tu faisois les déices
 Et leur zèle jadis te dressa des Autels.
 Aujourd'hui leurs Cœurs criminels
 N'ofrent des vœux, des sacrifices,
 Qu'aux Plaisirs, ou qu'à l'Interêt,
 Et l'Home volage, indiscret,
 S'endort au bord des précipices.

J'espère que la conformité de nos inclina-
 tions, serrera les nœuds de cette union :
 Vous aimés, ainsi que moi, les Sciences & les
 Belles Lettres, & vous les mettés bien au
 dessus de l'Or & des Dignités; ce n'est ni à
 vous ni à moi que s'adresse cette exhorta-
 tion d'Ovide,

Ne pudeat Phœbea Chelis.

Hé pourquoi aurions nous honte de ce dont
 Horace, Ovide, Racine & Despréaux se faisoient
 honneur ?

A propos du Luth d'Apollon, on dit que
 Pan en aiant un jour brisé les cordes, de dé-
 pit de se voir surpassé par son Rival, l'Amour
 lui prêta celle de son Arc, & qu'Apollon en
 tira des sons plus doux & plus harmonieux.

Mais

Mais je m'aperçois que voilà bien des Digressions, que vous serés en droit de me reprocher. J'appelle Digressions tout ce qui m'éloigne de l'examen de vôtre Critique. J'ai pris la liberté d'avancer que vous y avés violé quelques Règles, que j'ai établi d'abord: L'accusation est trop grave, pour ne pas la prouver: Je le fais à regret;

Amicus Plato, sed magis Amica Veritas.

J'ai comencé par dire, que lors qu'on relevoit quelques défauts dans un Ouvrage, je croïois qu'on devoit le faire avec beaucoup de modération & d'honêteté, parce qu'on peut se tromper soi même, & qu'il n'est pas juste de donner son propre goût pour règle de sa décision. Si l'on cherche la raison qui fait que tant de Gens prononcent avec hauteur, un Arrêt, qui est rarement confirmé par les Conoisseurs, on la trouve dans l'ignorance, & dans un amour propre excessif: Nôtre ignorance fait que nous jugeons que tout ce qui est au delà de nos lumieres n'existe point, & nôtre amour propre fait que nous décidons que tout ce qui n'est pas conforme à nôtre goût est défectueux. Nous ne sortons point du petit Cercle de conoissances, dans lequel nous nous sommes renfermés, & dans ce petit cercle, nous ne nous perdons jamais de
vue:

vuë : Nous sommes nous mêmes l'Original , dont nous tirons sans cesse des Copies ; nous devenons nous mêmes , sans nous en apercevoir , l'objet de nos propres loüanges ; nous sommes l'Idole à laquelle nous sacrifions , & nous ne brûlons de l'encens que sur l'Autel qu'a érigé nôtre vanité ,

*Cunctaque miratur , quibus est mirabilis ipse ,
Se cupit imprudens , & qui probat , ipse probatur
Dumque petit , petitur , pariterque accendit
et ardet.* Ovid.

En blâmant les Ecrivains qui ne loüent qu'eux mêmes , & qui critiquent tous les autres , je ne blâme pas moins ceux qui prodiguent l'encens à toutes main'.

*Qui sans aucun discernement ,
Prodigue à tout venant les loüanges qu'il donne ,
Fait grand tort à son jugement ,
Et ne fait honneur à Personne.* Pavillon.

Mais un Eloge fin & délicat est le pluspuissant aiguillon de la Vertu , & la récompense la plus glorieuse. *Pline le Jeune* disoit , que lors qu'on méprise trop les loüanges , on vient jusqu'a mépriser les belles actions dont elles sont le prix. Mais pour être goûtées, il faut qu'elles soient bien placées & réservées
seu-

seulement aux Gens de mérite. Tel est, ce me semble, cet Eloge qu'un de vos Amis mit au dessous du Portrait d'un de vos Professeurs en Philosophie,

*Savoir également nous instruire & nous plaire,
Etre doux, modeste, sincère;
D'un Esprit délicat & fin;
Ami de la Vertu, sans être trop austère,
C'est le Portrait de C***.*

Plus vous conoîtrés ce modeste & savant Professeur, plus vous conviendrés que ces Vers sont bien apliqués, & que s'il leur manque quelque chose, c'est qu'ils sont au dessous des sentimens qu'inspirent les Vertus & les lumières. Vous allés entrer dans une carrière où vous trouverés d'excellens Guides: S'il étoit permis en Philosophie de jurer sur la foi de ses Maîtres, c'est certainement à Genève où vous pourrés le faire sans risque.

Vous sortés d'une route semée de fleurs, pour entrer dans une autre que vous trouverrés pleine d'épines, si l'on n'avoit soin de les écarter: Elle a cependant ses agrémens, pour une Personne qui aime sincèrement la Vérité: *Trahit sua quemque Voluptas.* Faisons nous de bonne heure des amulemens dignes d'une Créature raisonnable.

*Quittant d'un vain plaisir les honteuses amorces,
Consultons sur nos goûts la Raison & nos forces.*

Abandonons sans regret le beau pour le bon : Le bon pénètre l'essentiel des choses; le beau en d couvre les rapports & les différences : Or il vaut mieux savoir ce que les choses sont en elles mêmes, que d'apercevoir les fines relations qu'elles ont entr'elles. Il me semble que la même différence qu'il y a entre le bon & le beau se trouve entre *Horace* & *Ovide* : Aussi le Pere du *Cerceau*, disoit il, qu'il étoit pour *Ovide* à quinze Ans, mais qu'il étoit pour *Horace* à trente *Montagne* disoit, qu'il ne pouvoit pas entendre sans émotion, certains Vers d'*Horace*, recites par une belle bouche. Ce qui n'est que beau ne fait qu'effleurer l'Âme, & n'a pas la force d'émouvoir le Cœur. Un de mes Amis me disoit assez plaisamment, que la même différence qu'il y a entre le bon & le beau, se trouve entre les *Anglois* & les *François* : Les uns vont au solide, & négligent assés ce qui n'est que pur ornement; les autres font de l'ornement l'essentiel, & méconnoitroient la Raison même, si elle n'étoit embélie par les Graces. Jeune, on se déclare pour les *François*; dans un âge plus mûr, on done la preference aux *Anglois*.

*Diversos diversa jurant, non omnibus annis
Omnia conveniunt.*

Vous

Vous allés bien vous moquer de mes écarts continuels ; mais je passe condamnation là dessus ; & la meilleure excuse qu'on puisse donner, c'est d'avoüer sa faute. Nous sommes à présent dans les Vacances ; je les passe à la Campagne & je profite de tout le loisir qu'elle nous laisse. Je me promène, tantôt avec *Horace*, tantôt avec *Bossuet*, tantôt avec *Despreaux*. Puis je être en meilleure compagnie ? Je m'écrie quelquefois avec ce dernier Poëte,

*O fortuné séjour, ô Champs aimés des Cieux !
Que pour jamais foulant vos Prez délicieux,
Ne puis je ici finir ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le Monde !*

Quand je veux des Dames, je trouve Madame de *Sévigné* & Melle. de *L'Enclos*, dont l'Esprit n'étoit pas moins beau que le Corps. *St Evremont* nomme cette dernière la moderne *Leontium* : Ses Lettres valent bien celles de Madame de *Sévigné*. Je fais aussi quelquefois ma Cour à Mad. *Des Houlières*, dont les Vers sont si poétiques & si pleins de sentimens. Un de ses Amis avoit railon de lui écrire.

*Tout ce que tu dépeins, je le sens, je le vois,
Parles tu d'un Ruisseau, je l'entens qui gazouille.*

La Poësie a ce Privilège de donner de la vie
&

& du sentiment à toutes choses. Le Poëte lui même croit voir ce qu'il s'imagine : Semblable à cet Ancien, qui devint amoureux de la Statue de *Venus*, qui étoit l'ouvrage de son Gileau ;

*Oscula dat reddique putat sequitur tenetque ;
Et credit tactis digitos insidere membris
Et metuit pressos veniat ne livor in artus.* Ovid.

Vous trouverés que je cite beaucoup, pour me justifier. Je dirai un mot sur les Citations: Il en faut pour confirmer des choses qui paroissent douteuses sans cela. Quelques-uns de grandes Vérités tirent une nouvelle force d'une Autorité respectable. Une pensée ingénieuse, une expression neuve ou delicate, produisent une variété agréable : Si elles ne nous apartiennent pas ; il est juste de les restituer au Propriétaire ; mais on ne doit pas citer uniquement pour citer ; alors, c'est abuser de sa mémoire ; on montre son ignorance, pour vouloir étaler mal à propos de l'Erudition, semblables à ces Gens qui deviennent en éfet pauvres, pour vouloir trop paroître riches. Citer sans ménagement c'est marquer une certaine disette d'esprit, ou plutôt une certaine foiblesse, qui fait qu'on ne sauroit aller loin, sans le secours d'autrui. L'illustre *Leibnitz*, qui étoit si riche de son

propre fond, citoit souvent : Il comparoit des Citations faites avec justesse, à des Diamans bien enchassés, & qui tirent un nouveau prix de l'apui qu'on leur done. Mais c'est pure pédanterie, que de mettre à contributions, sans aucun besoin, les Anciens & les Modernes. Prenons garde de ne pas étoufer les fleurs de la Nature sous les brouffailles de l'Art. Ne faisons pas come des Enfants, qui pour faire voir qu'il ont été sur le bord de la Mer, se fatiguent à ramasser des Coquilles : *Turpe est difficiles habere nugas.*

L'Abé de *Choisi*, dit, dans la Relation de son Voïage de *Siam*, qu'étant dans le Vaisseau, il célébroit quelquefois la Messe pour se défendre. Je soupçonne que vous avés fait vôtre Critique dans le même but ; ce qui me le fait croire, c'est que vous l'aves faite sans y être excité par quoi que ce soit ; à moins que vous n'eussiez dessein de faire assaut de Bel Esprit, & que vous ne voullussiez, come on dit, peloter en atendant partie. Au lieu de vous répondre, je serois tenté de faire come les Romains, (La comparaison n'est elle pas noble.) qui, étant pressés par *Annibal* en *Italie*, portèrent la Guerre en *Afrique*, & menacèrent *Carthage* : Il est plus aisé d'ataquer que de se défendre. Je serois donc tenté de menacer, à mon tour, vôtre *Idyle* d'une Critique à peu près semblable à celle que
vous

vous avés faite de ma Lettre : Quelque jolie qu'elle soit, l'envie d'y trouver des défauts, m'en ferait peut être apercevoir. Mais non, quand une Personne a de beaux yeux, une belle bouche, un beau teint je lui pardone de n'avoir pas le Nés tout à fait bien fait, ou de n'avoir pas la taille affés fine.

Quelques Censeurs pourroient vous reprocher que la Poésie n'entre pas dans le but de vos Etudes ; mais ce n'est point par la que je voudrois vous critiquer ; un tel reproche m'a toujours parû injuste : Il me semble que l'Esprit s'étend, à proportion qu'on donne moins de bornes à ses connoissances : Il est rare qu'un jeune Home, qui se renferme dans une certaine Sphère devienne jamais un Génie supérieur. Une Science aide a l'autre, & sert, en quelque sorte d'échelon, pour monter plus haut : Aussi voions nous que parmi les Anciens, les grands Hommes d'Etat, ont presque tous cultivé des Sciences, qui n'étoient pas de leur profession. *Periclès, Alcibiade, Agesilas, Epaminondas, Scipion, Luculle, Brutus, Ciceron*, conoissoient plus que la Politique, & l'Art Militaire. *C'est un grand malheur* dit l'Illustre *Rollin*, *quand ceux qui entrent dans les Charges, y entrent, pour se servir de termes de Ciceron nus & désarmés ; c'est-à-dire, sans conoissances, sans lumières, & presque sans aucune teinture des Sciences, qui servent*

à orner & à embellir l'Esprit: *Nunc contra ple-
riq̃ ad honores adipiscendos, & ad Rempu-
blicam gerendam nudi veniunt, atque inermes,
nulla cognitione rerum, nulla Scientia ornati.*
Le Président de *Thou*, le Président *Boubier*,
le Président *Lamoignon*, n'ont ils pas été de
grands & d'excellens Magistrats, & cepen-
dant, quelle n'étoit pas l'étendue de leurs
Connoissances! Mr. de *Thou* dit, qu'il a tou-
jours aimé la Poësie, & Mr. *Boubier*, non
seulement l'aimoit, mais la cultivoit avec
succès. Vous dites fort judicieusement dans
une de vos Lettres, car j'aime à vous citer,
qu'un Home qui n'a qu'une sorte d'Esprit, ne
sauroit être bon Juge des Ouvrages d'Esprit,
& ne sauroit aller fort loin, étant arrêté pres-
que à chaque pas, par ce qu'il ignore. Mais,
dira t'on cette avidité de tant savoir, fait
qu'on n'aprofondit rien, & qu'on reste de
tout côté en deça des bornes; mais qui peut
se vanter d'aller au delà, ou même d'y attein-
dre? Dans toutes les Sciences, nôtre préten-
dü: profondeur est bien près de la super-
ficie.

L'objet principal que nous devons nous
proposer dans nos Etudes, c'est, je crois,
de former nôtre goût & nôtre jugement.
C'est pour cela que je ne lis jamais que la plu-
me à la main, & que je tâche de tirer le suc
des fleurs. Come je ne lis guère que d'excel-
lens

Jens Livres, je crois que mes Lecteurs y gagnent, lors qu'au lieu de mes pensées, je leur done celles d'autrui; ainsi le reproche que vous me faites de faire usage de mon Recueil, prouve seulement que je sai me rendre justice, en préférant a mes propres idées celles des bons Ecrivains Si je les aplique mal, sur tout, si je les defigure, c'est alors que vous êtes en droit de me critiquer, come je le suis de me plaindre du petit Extrait, fait d'un trait de plume, que vous donés de ma Lettre. Je vous prie de la relire avec attention, & je suis persuadé que vous en jugerés plus favorablement. Ce qui me le persuade, c'est qu'elle a eu le bonheur de plaire a des Persones de goût, & d'esprit. Il étoit très aisé de la tourner en ridicule, en formant, un assemblage de ce qui est séparé, ou en séparant ce qui est lié, & qui forme un sens raisonable: Mais alors le ridicule se trouve, non dans la Lettre, mais dans le tour que vous lui donés. Après tout, je dois me consoler aisément, lors que je considere qu'on a bien tourné en burlesque *l'Enéide* & le *Télémaque*.

Il me reste à justifier *l'Anacronisme* que j'ai trouvé dans les Lettres *Péruviennes*, & qui est si sensible, que pour l'apercevoir, il n'est pas nécessaire que *quelqu'un nous l'ait fait remarquer*. Vous convenés, vous même,

Monsieur, que ces Lettres ne peignent que les Mœurs & les Usages des *François* d'aujourd'hui; donc il ne peut avoir été composé dans le tems de la découverte de l'Amérique; & l'Auteur a eu tort de supposer que les Lettres ont été écrites dans ce tems là. Le défaut de vraisemblance ne se trouve pas de même dans les Anecdotes de la Cour de *Philippe Auguste*, que vous leur comparés. Le Roman est élevé sur l'Histoire de cette Cour; & tous les Evénemens se rapportent à cette Epoque. Au reste, *Monsieur*, vous avés raison de louer ce que je raporte des Lettres *Péruviennes*: Je pense en celà come vous, & vous me permettrés de me féliciter, au moins, de ce que mon choix à sù vous plaire.

Vous faites si fort usage de l'ironie, qu'on voit bien que cette figure vous est favorite; mais il me semble qu'on ne doit l'emploier qu'avec beaucoup de ménagement & de délicatesse. On doit l'éviter dans les choses sérieuses, parce qu'une raillerie, n'est pas une preuve, & qu'elle persuade bien rarement: Elle a d'ailleurs un air de mépris & d'insulte, qui ôte même à la Vérité, ce qui la rend aimable, ce qui la rend propre à éclairer & à convaincre. Vous voëz, *Monsieur*, que je prens a mon tour la liberté de vous donner quelques avis, & c'est ainsi que nôtre petite guerre pourra être utile à l'un & à l'autre.

Vous

Vous me relevés ironiquement sur ce que je dis de l'Amour grossier & matériel, qui, selon moi, nous approche des Animaux.

*Car dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,
Les Bêtes ne sont pas si Bêtes que l'on pense.*

La Fontaine.

Ou plutôt, n'en déplaise au Fabuliste, c'est là où elles le sont d'avantage : j'avois ajouté que l'Amour est très dangereux, & fait bien des ravages. A cette occasion je citois l'Histoire de Melle. de *L'Enclos*, que vous trouvés mal apliquée. Je vous prie de me dire où je pouvois l'apliquer mieux. C'est peut-être pour cela que vous vous êtes défendu si modestement d'être l'Auteur de ma Lettre, qu'on vous faisoit l'injure de vous atribuer. Effectivement vous pouvés occuper vôte loisir a quelque chose de mieux. Je suis persuadé que par l'importance de vos occupations, vôte amour propre n'aura jamais rien à démêler avec le mien.

Au reste, on vous prendroit pour un vieux Barbon, à vous entendre sur le badinage qui concerne l'Amour pur & désintéressé. On ne pouvoit guères traiter sérieusement ce sujet; & rien ne deplait d'avantage que de ne pas prendre le ton de la matière que l'on traite. Aussi ai-je eu soin d'anoncer d'abord

que c'étoit un jeune Homme qui parloit ; il me semble qu'on peut bien pardonner une teinte de galanterie , à l'âge de 17. à 18. ans.

Qui croiroit, *Monsieur*, que vous, qui n'en comptez pas d'avantage, vous fussiez blessés de quelques citations qu'on trouve dans *Baile*, dans le *Chef d'Oeuvre d'un Inconnu*, & même dans *St. Augustin*? A t'on fait un crime à Mr. de *Fontenelle* des Vers galans que son Ruisseau Amant adresse à la Prairie? Et vous qui affectez d'étaier vos scrupules, vous avez bien la mine d'être l'Auteur de l'*Idile* sur le Printems; Pièce ingénieuse pleine d'images & de sentimens, & qui pourroit faire honneur à un Poëte de 30. ans; mais qui, certainement, ne sera jamais mise dans le *Recueil* des Pièces sacrées. Vous voyés, *Monsieur*, que je vous donne des Eloges en échange de vôtre Critique; je ne fais pas me venger autrement de mes Amis.

Mr. *Roques* Théologien éclairé, très respectable, & dont on trouve le Panégyrique dans le même Journal, où l'on voit l'Extrait que vous critiquez, étoit bien moins rebarbatif que vous. Il ne fronçoit point le sourcil à un badinage délicat; j'ai eu l'honneur d'être son Eleve, & d'affister à ses Leçons, sur les *Belles-Lettres* qu'il nommoit modestement des Conférences, à peu près semblables à celles qu'il faisoit sur le *Droit Naturel*,

&

& sur la *Thologie*. Dans les Traductions que nous faisons d'*Horace*, il n'avoit pas la fausse délicatesse de nous donner envie de lire les endroits libres & galans, en affectant de nous les défendre, ou de les cacher; il se contentoit de nous faire sentir, avec force, les dangers des Passions. Comme il n'avoit pas moins pour objet de former nôtre Cœur que nôtre Esprit, ce fut dans ce dessein qu'il nous récitait l'Histoire de Melle de *L'Enclos*, qu'il avoit apprise de son bon Ami Mr. *Werenfels*, à qui Mr. *A. Turretin*, l'avoit racontée. Cette Histoire nous parût fort touchante, & très propre à produire l'effet qu'il en atendoit. J'aurois voulu pouvoir la narrer avec cette précision, cette noble simplicité que Mr. *Roques* employoit dans tous ses Discours. Une voix nette & agréable, qu'il savoit modifier comme il vouloit, contribuoit encore à leur impression. D'ailleurs, tous ses sentimens étoient si naturels qu'ils se peignoient en quelque manière, dans ses yeux, & sur son visage; c'étoit presque l'entendre que de le voir.

Je pourrois placer ici quelques particularités de son Histoire, qui sont échappées à celui qui a fait son Eloge; mais ce seroit un nouvel écart qui, avec la longueur de ma Lettre, réveilleroit vôtre Critique. Je les do-

donerai donc séparément à Mrs. les Éditeurs. Cet illustre Théologien étoit mon Maître, mais un Maître dont je chérirai & respecterai toujours la mémoire. Je crois encore le voir & l'entendre.

Je sai sur ses avis, corriger mes erreurs.

Il m'a appris à ne me croire jamais infallible, & à éviter les Disputes. Valent elles le trouble qu'elles causent? Faut-il rompre la Paix, pour parvenir à la Vérité?
Je suis &c.





V E R S

Adresses aux FRANC-MAÇONS.

JE chante un glorieux Métier
 Qu'on appelle Maçonnerie ;
 Heureux si je sais publier
 Le mérite inconnu de cette Confrairie !

Ce bel Ordre n'est pas nouveau ,
 Il est aussi vieux que le Monde ;
 En vain l'on cherche son Berceau
 Dans l'Histoire en faits si féconde ;
 Je marquerois mieux son Tombeau.

Des Esprits málins , ou cagots ,
 Ont crié , (Que le Ciel les confonde)
 Que cet Ordre sort du Cahos ,
 Ou de la Cellule profonde
 D'un Cerveau moins rempli de choses que de mots.

Mais insipide Médifance !
 Qui n'apprend rien à l'Univers :
 Ne prostituons pas nos Vers
 A dire ce que chacun pense.

Qu'im.

Qu'importe après tout la Vicillesse,
 Qu'Adam même en soit l'Inventeur ?
 Qu'on cite une seule proïesse,
 J'y trouverai plus de Noblesse
 Qu'en un Titre souvent menteur.

Ne nous vantons point d'Antiquaille ;
 Comptons pour Siècles, des Vertus,
 De toute autre origine on raille ;
 Faisons quelque chose qui vaille
 Et n'aspirons à rien de plus.

Quel vaste champ offre à ma vue
 Une si noble Ambition !
 J'y vois croître sans fiction,
 Des Lauriers . . . chacun s'évertuë ;
 Qui couronner ? . . . Triste berluë !
 Je cherche, je creuse, je suë,
 J'ai le prix, j'atens l'action.

Peut être osé par la foule
 Des grands Homes & des Héros,
 Je m'y perds . . . mais le tems s'écoule,
 Et cent Loges qu'on jette au Moule
 Ne font qu'abuser les Echos.

Echos trop discrets . trop austères !
 Pourquoi trahissant nos souhaits,
 Ensevelir dan leurs mistères
 Ces faits, fruits des Vertus sévères ?
 Mais non, vous ne mentés jamais.

*Quel Blasphème sort de ta bouche !
 Replique un Maçon Bel- Esprit ,
 Si tu ne vois rien qui te touche ,
 Incrédule , ton œil est louche ,
 En tous lieux le Maçon bâtit.*

*Depuis des centaines de Lustres
 Par tout bâtissant à grands fraix ;
 Aux Vertus , ces Ouvriers Illustres
 Forment des Temples , des Palais.*

*Où sont ils ? Que je les contemple ;
 Muse , ranimés vos Accens :
 Charmé , ravi d'un tel exemple ,
 Que je puisse voir un tel Temple !
 J'y vais brûler tout mon Encens.*

*Mais , ô sublime Architecture !
 Malgré nos regards curieux ,
 Vous nous dérobez (quelle injure !)
 Jusques à la simple peinture ,
 De tous vos travaux précieux.*

*Et vous , Architectes insignes ,
 Dont les secrets par tout vantés ,
 De tant d'Eloges seroient dignes ,
 Si l'on en voit les beautés ;*

*Votre Goût , vos Cœurs susceptibles ,
 Pour de si délicats Objets ,*

*Pour des Chef-d'œuvres invisibles ,
Recevront de nos Cœurs sensibles ,
Les Eloges les plus muets.*

*Dans une Plage Aérienne ,
Sur un sol tout brillant d'azur ,
Vous bâtissez ; mais qu'un Zéphire ,
Sur ces vastes Palais soupire ,
Tout fuit ; c'étoit Neant tout pur.*



VERS A l'ocasion de la mort de Mr. Jean
Bernoulli, célèbre Professeur en Mathé-
matiques dans l'Université de BALE.

DAns mille ans demandera-t-on,
Quels Savans de ce Siècle ont illustré la Gloire.
Les Muses graveront, au Temple de Mémoire,
Bernoulli, Leibnits & Newton.



VERS de Mr. DE FONTENELLE sur sa
Vieillesse, en 1748.

IL falloit n'être vieux qu'à Sparte,
Disent les anciens Ecrits :
Grand Dieu ! Combien je m'en ecarte,
Moi qui suis si vieux à Paris.

O Sparte, Sparte, *belas!* qu'êtes vous devenue?
 Vous saviés tout le prix d'une tête chenue;
 Plus dans la Canicule on étoit bien fourré,
 Plus on deraisonoit au sein de sa Famille,
 Plus on épilquoit sur la moindre vètille,
 Plus l'oreille étoit dure, & l'œil mal éclairé,
 Plus on crachoit de flegme à grand peine atiré,
 Plus on avoit de Goute, ou d'autre béatille,
 Plus on avoit perdu de Dents de leur bon gré,
 Plus on marchoit courbé sur sa grosse bequille,
 Plus on étoit enfin digne d'être enterré,
 Et plus dans vos Remparts on étoit honoré:
 O Sparte, O Sparte hélas! Qu'êtes-vous devenue?



LE PELERINAGE.

Pour faire à pié dévot Pélérinage,
 Reine de France en voïe un jour se mit.
 Je tiens ceci d'un dévot Personage,
 Et je le croi tout ainsi qu'il l'a dit,
 Ce n'est donc point Conte à ma Mère l'Oïe,
 Ce dont je vai vous faire le recit;
 Donc je prétens tout de bon qu'on me croie.
 Or elle alloit ainsi tout doucement,
 N'ayant sur soi rien qui la fit conoitre.
 C'étoit son vœu; ni d'aller autrement
 Ce même Vœu ne pouvoit lui permettre.

En son chemin elle va rencontrer ;
 A pié de même une assez jeune Femme :
 On se salue ; on dit : Où va Madame ?
 Est-ce indiscrete en cela se montrer ?
 On dit que non. La Reine alors s'informe ;
 Si c'étoit là de Chartres le chemin ?
 Et la reponse au desir est conforme ;
 Mais vous prendrés , dit-on , à cette main ,
 Quand vous serés assez près d'un Village.
 Ensuite on dit la raison du Voïage ;
 Que n'ayant guère au dessus de trente ans ,
 Par conséquent encor d'assez bon âge ,
 On voudroit bien obtenir des Enfants ;
 Qu'à ce dessein à la très Sainte Vierge
 On prétendoit aller offrir un Cierge.
 Madame , hélas ! certes je vous plains fort ,
 Répond la Femme , & je dois vous apprendre
 Qu'à ce bonheur , on ne peut plus prétendre ,
 L'Home de Dieu , qui les faisoit , est mort.





NOUVELLES LITÉRAIRES.

L'Académie des *Jeux Floraux de Toulouse* propose , pour sujet du Prix d'Eloquence qu'elle distribuera dans son Assemblée publique du 3^{me}. Mai 1749. cette Question: *Les Richesses sont elles un écueil plus dangereux pour la Vertu , que la Pauvreté ?*

Cette Ville , déjà célèbre par les Prix , que l'on y distribue , depuis long-tems , à l'Eloquence , à la Poésie & aux Arts , a voulu aussi contribuer aux progrès des Sciences & des Belles Lettres. Pour cet effet elle fonda l'Année dernière , sous le bon plaisir du Roi , un Prix , pour être distribué toutes les Années , par l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles Lettres. Il consiste en une Médaille d'Or de la valeur de L. 500. qui porte, d'un côté , les Armes de la Ville , & de l'autre , la Devise de l'Académie. Le Sujet est alternativement *Physico Mathématique , Medico - Physique & Littérature*. Celui qui avoit été proposé pour 1748. étoit *d'assigner la nature & la cause de la Rage , & quels en peuvent être les préservatifs & les remèdes ?*

mèdes? Celui pour 1749. est de fixer le tems où les Sciences & les Arts ont comencé à être cultivé chez les Volces, & de marquer les changemens qu'ils occasionerent dans les Mœurs, les Coutumes & la Religion de ces Peuples Pour 1750. elle propose encore de donner la Cause physique de l'aplatissement de la Terre, tel qu'il a été déterminé par les Opérations faites au Cercle Polaire, en France & sous l'Equateur.

M. Gaudron aiant laissé à l'Académie Françoisise de Paris, un Legs, pour fonder un nouveau Prix d'Eloquence, cette Académie l'ajugera pour la première fois, le 25. Août prochain, à la Pièce qui aura le mieux traité ce Sujet: *Les Homes ne sentent point assez combien il leur seroit avantageux de concourir au bonheur les uns des autres.* Elle ajugera aussi le même jour, le prix de Poësie, fondé par feu M. de Clermont Tonnerre, dont le Sujet est: *Les progrès de la Langue Françoisise sous le Règne de LOUIS LE GRAND.*

L'Académie des Belles Lettres de Marseille ajugera pareillement le 25. Août prochain, un Prix à un Discours en prose d'un quart d'heure, ou d'une demi heure de lecture, sur cette proposition: *On a plus besoin, dans la vie, de Raison que d'Esprit.* Elle donnera un autre Prix à un Poëme de 80. ou 100. Vers, dont le sujet est *L'Air.* Ces Prix consistent en une Médaille d'Or, de la valeur de L. 300. portant d'un côté le Buste du Maréchal

Duc de *Villars*, Fondateur & Protecteur de l'Académie, & au revers ces mots, *Praemium Academiae Marsillienfis*, entourés d'une Couronne de Lauriers.

IL paroît toutes les Semaines à *Schafouse*, de l'Imprimerie de Mr. *Benoit Hourter*, le Cadet, une Feuille en Langue Allemande, intitulée : *Des Fliegenden Mercurii Neueste Berichte aus der Phisicalisch und Politischen Welt*: Titre que l'on peut rendre en François, par *Mercurie volant, ou Nouvelles récentes du Monde Phisique & Politique*. La première de ces Feuilles a comencé le 6. Mai de cette Année: Elles sont imprimées avec les signatures & l'arrangement des Pages propres à en former des Volumes: Châque Feuille contient 8 page 8vo. d'une impression menüe. L'Auteur écrit en Philosophe & en Politique. Ses Productions caractérisent sa littérature, son goût & son discernement. Il choisit des Matières intéressantes, & rapporte des Evénemens extraordinaires, & amusans, qui donnent lieu à des Réflexions utiles & instructives, tant pour les Sciences, que pour les Mœurs: La Mort tragique de la Comtesse *Bandi*, dont on a trouvé le Corps, dans sa Chambre, presque entièrement réduit en cendres, sans que l'on ait pû découvrir les Causes de ce triste Evénement, exerce ses conjectures & ses raisonnemens

phifiques dans la première Feuille. Il raporte toutes les circonstances de cette mort, & il prétend en deduire, par des principes tirés de la Pſichologie & de la Phifique, qu'elle ne peut être atribuée qu'à des Exhalaiſons ardentes, cauſées par des reſtes d'Elprit de Vin, d'Eau de vie, ou autres Liqueurs fortes, qui s'étant alumées pendant que la Comteſſe respiroit, ont mis le feu aux différentes Matières combuſtibles qui ſe trouvent dans nos Corps. Reſte à voir ſi ſon Opinion ſera conforme à celle de la Société Roïale des Sciences de *Londres*, qui a été conſultée ſur un cas tel que l'on n'en a jamais vû de ſemblable.

L'Auteur, dans ſa ſeconde Feuille, fait des Observations phifiques ſur le *Ver à ſoie*, Il écloit, dit-il, *des Oeuſs des Papillons*, moiennant un certain degré de chaleur. *des Inſectes rampans*, qui ont la figure d'un Rouleau: Leur Corps eſt compoſé de 9. Anneaux: Ils ont 14. pieds & neuf ouverture de chèque côté, qui entrent dans autant de poumons. Et come le *Ver* n'eſt qu'un *Papillon couvert de pluſieurs eaux*, il en quite une chèque Semaine, en ſe nourrifiant de Feuilles de *Meuriers*. Après avoir quité ſa quatrième peau, & s'être bien raffaſié, il file & construit ſon *Coccon*, qui eſt de figure ovale, & il ſ'y renferme. C'eſt là où il ſe décharge de ſa peau & de ſes pieds, ne retenant que ſa dernière petite peau; & c'eſt dans cet état qu'il eſt apellé *Nimphe*. Il reſte

ainsi dans son Cocon , sans nourriture & sans mouvement , dans l'attente de sa prochaine resurrexion. Enfin la chaleur de l'Air augmentant , & sa conversion en Papillon etant faite , il ouvre sa prison , s'envole , & s'occupe le reste de sa vie à chercher les Femelles de son espèce. Voila une ample matière de Réflexions aux Naturalistes.

Dans cette même Feuille l'Auteur raporte des Extraits de Lettres de Berlin , qui font mention de divers Tours de *Magie naturelle*, operés par un Mr. *Peladine*, natif de Livorne. Ils sont si surprenans , qu'on ne peut s'empêcher de douter de leur réalite. Quoi qu'il en soit , nous en rapporterons ici un précis , après l'Auteur de cette Feuille périodique , lui laissant le soin de faire part au Public d'autorités suffisantes , pour justifier les Faits extraordinaires qu'il raporte.

Dans une Maison où Mr. *Peladine* fût appelé , & dans laquelle on lui dona 20. *Risdalers* , pour faire de ses Tours , Mr. N** mit lui même une Carte dans la Poche , & vous ant en suite la sortir , elle se trouva changée en un Moineau , qui vola sur la Table , en presence des Spectateurs. Ce Moineau fût remis dans la même Poche , & Mr. *Peladine* demanda à la Compagnie , en quel Oiseau on souhaitoit qu'il fût transformé. La pluralité décida pour le Perroquet , & cette métamorphose eût lieu , au grand étonement de la Compagnie.

Mr. *Peladine* opère encore, dit on, des transformations plus extraordinaires; mais il n'en fait point à moins de 50. Ducats. Étant dans cette vüe chez le Marquis de **, ce Seigneur exigea qu'il transforma un de ses Domestiques en Sanglier. On fit venir un Marmiton de l'Hôtel, qui ignoroit pourquoi on l'appelloit. Après quelques Opérations, le Marmiton disparut, & on vit à la place sortir du coin de la Chambre, un jeune Marcaffin. Peu après cet Animal fût invisible, & le Marmiton revint sur la Scène.

On fit venir un autre Domestique, & le Marquis souhaita qu'il fût métamorphosé en Chien barbet. C'est ce qui arriva pareillement; mais il y eût dans cette transformation une circonstance plus frappante que dans la première. Le Magicien coupa la tête au Barbet, & les Spectateurs virent les tendons du cou: Il la remit ensuite, & fit reparoitre le Domestique au lieu de l'Animal. On demanda aux deux Domestiques, ce qu'ils avoient senti pendant leur métamorphose, & ils répondirent qu'il leur sembloit qu'ils avoient dormi dans cet instant.

On représente Mr. *Peladine* come un Homme très poli & d'une belle physionomie: Il ne porte avec soi ni Gibecière, ni aucun Instrument; il se tient debout dans la Chambre, ou devant une Table, quand il fait les opérations; il permet aux Spectateurs de l'a-

procher, pour observer exactement ce qu'il fait; il demande tout ce qui lui est nécessaire dans les Maisons où il est appelé, & il ne fait aucun geste qui puisse détourner l'attention de la Compagnie.

Les Amateurs de ces Feuilles pourront s'adresser au Bureau général des Postes à Berne, qui les leur fera parvenir toutes les Semaines à un prix très raisonnable.

A V I S.

LE Sr. *Antoine Philibert*, Libraire à *Genève* done avis au Public, que les Srs. *Barillot & Fils* lui aiant cédé leur Fonds de Librairie Latine & Italienne, dans lequel se trouvent entr'autres les Ouvrages de l'illustre *Jean Alphonse Turretin*, sous le titre de *Cogitationes, Dissertationes & Orationes Theologicae*, 3. Vol. in 4to. 1737. il le donera à l'avenir pour 6. Liv. Argent courant, soit 10. Liv de Fr. en petit Papier, & en grand Papier pour 7. Liv 10. espérant que l'on préférera l'Édition Originale faite sous les yeux de l'Auteur à celle qui doit, dit-on, paroître dans peu à *Bâle*.

ON trouvera à *Bâle*, chez M. J. J. *Obermeyer*, les Eaux Minerales de *Seltzer*, *Schwalbach*, & *Sedlitz*, à un prix raisonnable, & très bien conditionées. On pourra aussi les avoir à *Neschtâtel* chez M. *Bonhôte*, Fils.



T A B L E.

<i>EXamen des Pensées libres sur les Proph. de l'Écriture Sainte.</i>	507
<i>Les Lunettes de la Raison.</i>	531
<i>Lettre sur la Satire.</i>	548
<i>IV. Lettre sur divers Sujets de Littérature, ou Extrait du Livre intitulé, Les Mœurs.</i>	562
<i>Reponse de Mr. de Ferval à Mr. Mallet</i>	572
<i>Vers adressés aux Francs-Maçons</i>	595
<i>Quatrain sur la mort de Mr. Bernoulli.</i>	598
<i>Vers de Mr. de Fontenelle sur sa Vieillesse.</i>	598
<i>Le Pelerinage.</i>	599
<i>Nouvelles Littéraires.</i>	600
<i>Prix proposés par diverses Académies.</i>	600
<i>Mercure volant, ou Nouvelles récentes du Monde Phisique & Politique.</i>	603
<i>Avis.</i>	607

E R R A T A du Mois de MAI.

- Page 456. Lig. 11. la Vertu, lisés, la Vertu.
 Pag 457. Lig. 18. les Objets, lises, ces Objets.
 Pag 458. Lig. 19. forcé, lisés, force.